

# L'APÔTRE



MAGAZINE CATHOLIQUE

*Lecture pour tous, jeunes et vieux*

TEXTE

Page		
321	— Fêtons Dollard !	EDOUARD-V. LAVERGNE, ptre.
323	— Fêtes de monseigneur de Laval	CYRILLE GAGNON, ptre.
326	— Une page d'histoire	
329	— Vers le paganisme	J.-ALBERT FOISY
330	— Premier sourire du printemps	THÉOPHILE GAUTIER
331	— La bienheureuse Thérèse de l'Enfant-Jésus	
333	— Une héroïne contemporaine	L. ZEYS ( <i>Le Noël</i> )
342	— Chronique littéraire : Victor Hugo et Théophile Gautier	FERDINAND BÉLANGER
344	— Petit conte oriental	
344	— Le semeur	VICTOR HUGO
345	— Éphémérides canadiennes : avril 1923	
348	— La machine humaine : l'hypophyse	LE VIEUX DOCTEUR
349	— Une parole bien comprise	
350	— Les légumes	( <i>La Cuisine à l'École primaire</i> )
351	— Les syndicats	THOMAS POULIN ( <i>Le Travailleur</i> )
352	— Salaire viable	
353	— Pour s'amuser	
354	— La lune (poésie)	LAMARTINE
555	— L'Héritier des ducs de Saillies (feuilleton)	M. DELLY

ILLUSTRATIONS

323	— Monseigneur de Laval
325	— Monument de Monseigneur de Laval, à Québec
327	— L'immense diocèse de Monseigneur de Laval
331	— Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus le jour de sa 1ère communion
332	— Maison où est née la Bienheureuse
332	— La bienheureuse Thérèse de l'Enfant-Jésus
332	— Chambre de la Bienheureuse au Carmel de Lisieux
333	— Armes de Sœur Thérèse
341	— Le roi George V et ses quatre fils
342	— Théophile Gautier
345	— Les nouveaux bureaux de la Banque Nationale, à Québec
346	— Feu l'honorable John-C. Kaine
347	— Feu l'abbé Philippe Mathieu
347	— Feu sir L.-O. Taillon
347	— Feu l'abbé Joseph Rouleau
352	— Le vieux Québec : Batterie de l'Hôtel-Dieu, N° 2

Tarif des Annonces : \$0.09 la ligne agate ou \$1.26 le pouce.

			Couvert. Intérieure.	Couvert. Extérieure.
1 page	360 lignes agates	\$30 00	\$45 00	\$60 00
1/2	" 180 "	15 00	22 50	30 00
1/4	" 90 "	7 50	11 25	15 00
1/8	" 45 "	3 75	5 70	7 50

"L'Apôtre" est publié par l'Action Sociale Catholique, qui fut fondée par Son Éminence le cardinal Bégin, par lettre pastorale du 31 mars 1907, et encouragée par Pie X, par bref pontifical daté du 29 mai 1907, et par S. S. Benoît XV.

Il a pour objet de fournir une saine lecture, de propager et de défendre la foi catholique. "L'Apôtre" répond aux attaques dirigées contre l'Église catholique et rétablit la doctrine catholique faussement représentée. "L'Apôtre" veut renseigner les catholiques en quête d'informations sur la doctrine de l'Église, les questions d'apologétique, d'histoire, etc. "L'Apôtre" publie, à l'adresse des grandes personnes et des enfants, d'intéressants récits où brille la note catholique, et qui sont adaptés à l'état d'esprit des uns et des autres.

Prix d'abonnement pour les Etats-Unis: \$3.00

AVANTAGES SPIRITUELS

Une messe est dite chaque semaine pour tous nos abonnés et pour les membres vivants et défunts de leur famille.

# L'APÔTRE

PUBLICATION MENSUELLE

DE

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

Rédaction et Administration: 103, rue Ste-Anne, Québec

VOLUME IV

QUÉBEC, MAI 1923

No 9

## Fêtons Dollard!

**F**ÊTONS Dollard!

Le vingt-quatre mai prochain, fêtons Dollard!

C'est le mot d'ordre que portent partout en ce moment toutes les paroles et toutes les plumes qui veulent sincèrement servir la cause nationale et religieuse dans notre pays.

Dollard est un héros que la foi catholique et l'amour du pays ont créé. Son évocation annuelle, les leçons qui jaillissent de son héroïsme finiront par pénétrer l'âme populaire, par éveiller en elle, cette fierté nationale que les chevaliers de la tolérance quand même y ont assoupie. Le spectacle du courage est bon pour apprendre à un peuple à se dresser vigilant, ferme, avisé contre les envahissements et les dominations hypocrites qui s'imposent au nom de la largeur d'idées.

Dollard! Il est surprenant de voir combien il est encore peu connu. Ces jours derniers, une personne pourtant intelligente et instruite, qui a même lu du Bourget, demandait avec candeur à quelqu'un qui lui parlait des fêtes de Dollard:

— "Est-ce qu'il vient à Québec tous les ans?"

Cependant depuis 1910, que de voix ont redit son histoire, chanté sa valeur, commenté éloquemment les heureuses conséquences de son sacrifice.

L'Action Française de Montréal a été la première à la tâche. Ce groupe de patriotes a compris que le meilleur moyen d'inspirer aux plus humbles des canadiens la pensée de relever son front avec fierté et de dire: "Moi aussi, je suis fils de cette vaillante race"; c'était de lui révéler les gloires de son histoire.

A l'A. C. J. C. revient l'honneur des initiatives fécondes qui ont contribué à rendre cette fête rapidement populaire.

Le groupe restreint de la presse nationale et catholique ne pouvait manquer avec son patriotisme et sa clairvoyance ordinaire d'entrer de grand cœur dans le mouvement.

A ce groupe appartient l'Apôtre. Tout jeune encore, ce magazine catholique, sait s'associer aux jeunes et à tous les patriotes qui fêteront Dollard le 24 mai prochain. Aussi a-t-il placé sur sa première page une belle et forte tête de Dollard, due au dessin de notre artiste national, M Massicotte.

Ainsi devait être ce héros: calme, le regard décidé, les lèvres énergiques, la tête bien droite mais sans arrogance.

Ses compagnons et lui, en tout dix-sept, quand au printemps de 1660 ils quittèrent Montréal, ce n'était pas dans l'élan juvénile de natures impressionnables et prime-sautières que soulèvent les applaudissements. Tous savaient qu'ils allaient à une mort certaine, obscure, peut-être atroce où il n'y aurait rien pour la galerie.

Leur décision, ils l'ont prise devant Dieu, avec cette conviction que tout sacrifice accompli pour Dieu porte ses fruits.

Alors, l'avenir était sombre: le sort de la jeune nation canadienne-française semblait désespéré, et le règne de Jésus-Christ en Amérique pour longtemps compromis.

Vers Québec, vers Trois-Rivières, vers Montréal, une puissante armée iroquoise s'avance. Ils sont sept ou huit cents qui, avant de partir, ont juré sur les mânes de leurs aïeux de ne pas rentrer dans leurs villages, de ne pas reparaître devant les vieillards, et les femmes de leurs tribus avant d'avoir accroché à leurs reins les chevelures de toutes les faces pâles françaises.

C'est à leur rencontre que s'en vont Dollard et ses dix-sept compagnons. Au pied des autels, par la confession, ils ont purifié leurs âmes ; par la Sainte Communion ils les ont enflammés de l'invincible ardeur des martyrs ; par un serment solennel comme un vœu, ils se sont liés les uns aux autres, se livrant à la mort.

■ Pour toute défense, ils dressent au Long-Saut, un fort de pieux plantés en terre, retenus en palissades par des branches d'arbres coupées à la hâte. C'est tout.

Et cela suffit.

Durant huit jours les Iroquois vont venir briser leurs efforts, sacrifier leurs plus braves guerriers.

A la fin, ces dix-sept français, furent écrasés : le nombre triomphait de la vaillance.

Mais leur mort héroïque déconcerta l'Iroquois. Devant ces dix-sept cadavres, il hésita à aller plus loin. Comptant ses morts il perdit son arrogance et, piteusement repris la route de ses cantons.

Ainsi fut sauvée la colonie naissante. Une fois de plus, la vie jaillissait de la mort.

“ Tout était perdu, s'ils n'eussent pas péri, écrit le chroniqueur de la Relation, et leur mort a sauvé le pays.”

Ainsi, même quand ils succombent, les lutteurs qui se sacrifient pour Dieu et lui offrent leur vie peuvent sauver un pays. Dollard et ses compagnons ont préparé à leur cause de belles et durables victoires : sur eux et sur leur race, ils ont jeté l'immortel éclat d'une gloire, dont chaque Canadien-Français a le devoir d'accroître le précieux héritage.

La leçon est bonne à rappeler.

Elle est salutaire à méditer.

Il faut surtout que les jeunes l'entendent. Et ce n'est pas le moindre mérite des Fêtes de Dollard, chaque année, de leur rappeler que rien n'est perdu de ce qui est fait pour Dieu, et que devant Lui, quand on travaille pour Lui, il n'y a pas d'insuccès.

Les fêtes de Dollard aideront notre jeunesse à se défendre contre la recherche grandissante des plaisirs faciles, contre la fascination des titres sonores, et de l'argent pour le luxe. Elles les défendra contre les maximes en cour qui, au nom de la prudence, excusent toutes les lâchetés, contre le mauvais exemple de chefs qui auraient le devoir de maintenir bien haut toutes nos traditions et nos fiertés nationales, et qui trop souvent au nom de je ne sais quelles tolérances, par souci

de leur bien-être ou de leur avancement, sont prêts à tout sacrifier.

Dans la Relation on lit : “ Il faut donner la gloire à ces dix-sept français de Montréal, et honorer leurs cendres d'un éloge qui leur est dû avec justice ”.

La gloire !

Sans doute leur souvenir ne s'était pas complètement perdu parmi nous. Dans toutes nos écoles, chaque enfant entendait raconter cet exploit.

Une fête de Dollard gardera mieux dans l'âme populaire ce glorieux souvenir et rendra plus facile d'en tirer les grandes et fortes leçons.

Donc, le 24 mai prochain, tous, fêtons Dollard.

Edouard-V. LAVERGNE, prêtre.

## DOLLARD ET SES COMPAGNONS

Nos lecteurs aimeront à connaître les noms des vaillants compagnons de Dollard qui donnèrent si généreusement leur vie pour le salut de la Nouvelle-France.

Les voici avec leur âge tel que les donne l'acte de décès dressé le 3 juin 1660, par l'abbé Souart :

Adam Dollard des Ormeaux, 25 ans ; Jacques Brassier, 25 ans ; Jean Tavernier, 28 ans ; Nicolas Tiblemont, 25 ans ; Laurent Hébert dit Larivière, 27 ans ; Aloné Delestres, 31 ans ; Nicolas Josselin, 25 ans ; Robert Jurie, 24 ans ; Jacques Boisseau dit Cognac, 23 ans ; Louis Martin, 21 ans ; Christophe Augier dit Desjardins, 26 ans ; Etienne Robin dit Desforges, 27 ans ; Jean Valets, 27 ans ; René Doussin, 30 ans ; Jean Lecompte, 26 ans ; Simon Grenet, 25 ans ; François Crusson dit Pilote, 24 ans.

A ces noms, il faut joindre celui de Nicolas Duval, tué dans une première rencontre avec les Iroquois, à l'île St-Paul, et ceux de Blaise Juillet dit Avignon, et Mathurin Soulard, noyés accidentellement en voulant échapper aux Iroquois.

## AU COIN D'UNE RUE

LA DAME.— Vous n'êtes plus aveugle ?

LA MENDIANTE.— Plus moyen... On me passait des fausses coupures ou des timbres oblitérés.

## Fêtes de Mgr de Laval

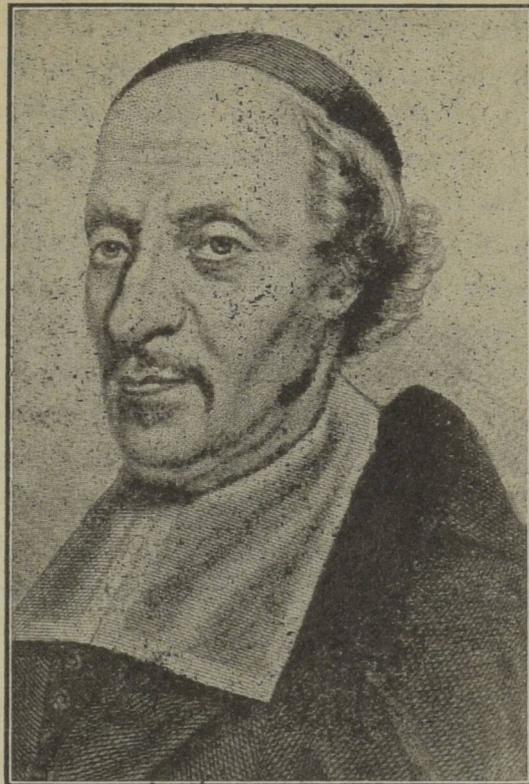
**L**ES 15 et 16 mai courant avaient lieu à Québec de grandes fêtes à l'occasion du troisième centenaire de la naissance de Mgr de Laval. Nos lecteurs liront sans doute avec intérêt quelques notes biographiques de ce grand apôtre de la Nouvelle-France. Nous les extrayons de quelques articles publiés par M. l'abbé Cyrille Gagnon, du Séminaire de Québec, dans l'*Action Catholique*.

François de Montmorency-Laval naquit à Montigny-sur-Avre, dans le diocèse de Chartres, le 30 avril 1623, du chevalier Hugues de Laval, seigneur de Montigny, Montbaudry, Alaincourt et Revercourt, et de Michelle de Péricard, fille de Nicolas de Péricard, seigneur de Saint-Étienne, en Normandie : *“ Il n’y avait pas de prélat dans l’Eglise, disait M. de la Colombière dans l’éloge funèbre du premier évêque de Québec, qui sortit d’une maison plus titrée, plus élevée, plus glorieuse... Le sang qui coulait dans ses veines venait de sources de noblesse si pures et si anciennes que, excepté les maisons des princes et des souverains... , il n’y a point de maison au monde qui soit au-dessus de la sienne. ”*(1)

Par son père Mgr de Laval appartenait à l'illustre famille de Montmorency, dont les origines remontent jusqu'aux premiers âges de la France, *“ qui a donné tant de grands hommes à l’Eglise et à la France, et qui s’est alliée à presque toutes les familles souveraines de l’Europe ”*.

Fait digne de mention, *“ le premier des grands du royaume de France qui reçut le baptême des mains de Saint Rémi, avec Clovis, était un Montmorency ; et voilà pourquoi la famille avait adopté pour cri de guerre et pour devise : “ Dieu ayde au premier baron chrétien ”. Ainsi, comme le disait le P. de la Colombière, “ le premier baron de l’Ancienne France a été un Montmorency, il est d’un bon augure qu’un Montmorency ait été le premier évêque de la Nouvelle-France ”*.

(1) Dans *Le vénérable François de Laval*, par l'abbé Auguste Gosselin, p. 21. Disons une fois pour toutes que nos citations comme tous nos renseignements historiques ont été puisés dans les ouvrages de ce même auteur sur Mgr de Laval.



MGR DE LAVAL

C'est au treizième siècle que la famille Montmorency s'allia à la famille de Laval et en prit le nom : *“ Mathieu de Montmorency, surnommé le Grand, connétable de France, épousa en secondes noces Emme de Laval, fille unique du comte Guy de Laval, dont la noblesse ne le cédait guère à celle de sa propre maison. Guy, issu de ce mariage, fut la souche de la branche cadette des Montmorency. Il laissa à la branche aînée, issue du premier mariage de son père, le nom de Montmorency, pour prendre le nom de Laval, celui de sa mère. Cela explique pourquoi, tout en adoptant les armes de la maison de Montmorency, il les chargea de cinq coquilles d'argent sur la croix, comme marque de puiné. Et ce sont ces armes que portait lui-même Mgr de Laval ”*.(2)

La seigneurie de Montigny dont François de Montmorency-Laval devenait héritier, à 22 ans, et qu'il céda à son jeune frère pour suivre l'appel de Dieu, était située dans le Thimerais, au pays du Perche, dans le département actuel d'Eure-et-Loir : *“ C'est une terre essentiellement française qui n'a jamais relevé que de la couronne de France, tandis que la Normandie et*

(2) Ibid, p. 9. Voici la description héraldique des armes de Mgr de Laval : *D'or, à la croix de gueules, cantonnée de seize alérions d'azur, chargée de cinq coquilles d'argent.”*

*plusieurs autres provinces françaises subirent assez longtemps le joug de l'Angleterre*”.

Elle était devenue la propriété des Montmorency-Laval, au seizième siècle, par suite de leur alliance avec les Mézières. Elle valut au jeune de Laval, avant son élévation à l'épiscopat, le nom d'abbé de Montigny.

Par sa mère Mgr de Laval, se rattachait à une illustre famille de robe, qui occupa des charges importantes au parlement de Normandie, et qui fournit à l'Église, un grand nombre d'évêques. Madame de Laval elle-même avait deux frères évêques. Et le jeune François de Laval n'avait qu'à se modeler sur cette belle lignée épiscopale pour développer le germe de la vocation que Dieu avait déposé en son âme.

\* \* \*

Telles étaient donc la noblesse native et la grandeur chrétienne de la famille Montmorency-Laval. C'était déjà un riche patrimoine que le futur évêque de la Nouvelle-France recevait avec son nom, et qu'il devait faire valoir au centuple : car s'il héritait d'un nom chargé de gloire et de mérites, il devait y ajouter bien davantage encore par sa vie et ses œuvres ; grâce à lui le nom de Laval est devenu un nom immortel.

Ordonné prêtre le 1er mai 1657, il sent bientôt brûler en son âme le feu de l'apostolat et le désir de travailler à la conversion des infidèles. Il a 30 ans, il se sent capable de tous les sacrifices ; il s'offre donc pour les missions de l'Orient, et accepte même la lourde charge de vicaire apostolique du Tonkin.

Mais la divine Providence nous l'avait réservé ; et tandis qu'il se préparait à partir pour le Tonkin, le roi du Portugal usa de son influence auprès du Saint-Siège pour empêcher la nomination d'évêques français dans ces régions, et le jeune prêtre dut rester soit à Paris, soit à l'ermitage de Caen, attendant dans la solitude et la prière la manifestation de la volonté de Dieu.

Elle vint bientôt.

L'Église avait besoin d'un évêque à l'âme forte, au zèle ardent, pour les missions sauvages de la Nouvelle-France : les Jésuites de France proposèrent leur ancien élève, l'abbé François de Laval, qui fut agréé, et reçut en 1648 d'Alexandre VII ses bulles de nomination

d'évêque de Pétrée, et de vicaire apostolique de la Nouvelle France : “ *Il avoua, disait Louis XIV, dans sa supplique au Pape, qu'il se sentait porté par des mouvements secrets, d'aller plutôt en un pays sauvage et rigoureux, comme la Nouvelle-France, où l'on ne trouve que difficilement les choses nécessaires à la vie, que dans un autre plus commode... tel que lui paraissait celui du Tonkin* ”.

Il se fit consacrer le 8 décembre 1658 dans l'église de Saint-Germain-des-Prés, à Paris ; et le 13 avril 1659, il s'embarquait pour le Canada ; il arriva à Québec, le 16 juin 1659.

“ *Pour obéir à la voix de Dieu, disait M. de la Colombière, dans l'éloge funèbre de Mgr de Laval, il quitte un des climats les plus doux et les plus tempérés, le royaume du monde le plus joli et le plus florissant... pour venir dans un pays des plus rudes et des plus incommodes, où les habitants ne sont connus que par leur barbarie, où il y a des travaux immenses à essayer et des occasions sans nombre de souffrir...* ” C'est qu'il était de la trempe des héros et des saints !

\* \* \*

Sa vie au Canada devait le démontrer pour ainsi dire chaque jour. Il n'y a qu'à relire, par exemple, les pages que ses historiens consacrent à son programme de vie individuelle pour admirer sa force d'âme, son esprit de sacrifice et d'immolation. Ainsi, il couchait habituellement sur la dure, ou sur un chétif matelas ; il se levait à 2 heures du matin, faisait lui-même son lit, balayait sa chambre, et se rendait à l'église à 4 heures, hiver comme été, — les églises d'alors n'étaient pas chauffées, — pour y demeurer jusqu'à 7 heures, absorbé dans l'oraison ou la célébration de la sainte messe.

Il ne déjeunait jamais, et ne prenait qu'une légère collation le soir ; quant au repas du midi, toujours modeste et frugal, toujours dépourvu de dessert, il consistait en un pauvre potage et un petit morceau de viande, dont il se souciait peu qu'elle fût fraîche ou moisie, tant il estimait les privations et les sacrifices à table.

Malgré sa complexion délicate et sensible, malgré ses infirmités, et même les plaies de ses jambes qui le faisaient beaucoup souffrir, il portait le cilice, et cherchait par-dessus le marché tous les jours de nouveaux moyens de se mortifier et de faire pénitence.

Ayant donné tous ses biens au Séminaire, c'est à lui qu'il s'adressait, comme le dernier des séminaristes, lorsqu'il avait besoin de quelque chose. L'on rapporte que, quelques mois avant sa mort, comme il ne pouvait soulager les pauvres, parce qu'il n'avait plus rien, et que le Séminaire lui-même était dans le dénûment, il fit la réflexion que ne pouvant plus faire l'aumône il ne pouvait non plus vivre longtemps!

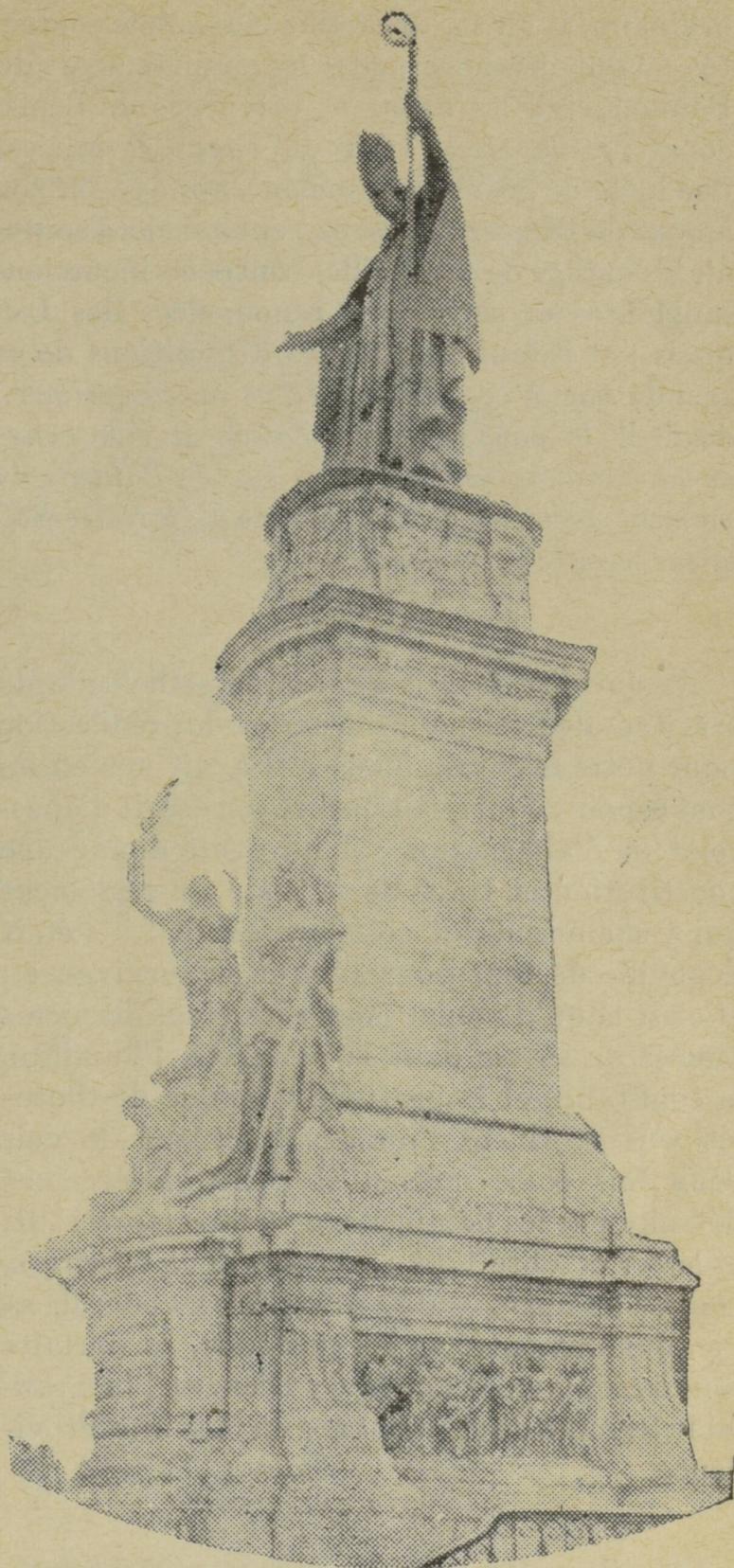
Ses journées étaient partagées entre la prière et les multiples travaux de sa charge, et l'on peut dire qu'il n'avait pas un moment à lui. Mais au milieu de tant d'occupations son âme restait toujours unie à Dieu : car il était au plus haut degré un homme d'oraison, cultivant avec un soin jaloux la vie d'intimité avec Dieu.

\* \* \*

L'héroïsme de sa vie apparaît encore dans le zèle et le dévouement qu'il déploya pour la sanctification des âmes. Quand on songe qu'il avait à parcourir au-delà de cent lieues pour aller visiter ses ouailles : car les paroisses et missions du saint évêque s'étendaient de Tadoussac à Montréal, et du fort Sorel, sur la rivière Richelieu jusqu'au lac Champlain ; mais il ne manqua pas d'en faire de temps en temps le tour malgré des difficultés sans nombre ; ainsi, il allait, l'été en canot d'écorce, l'hiver en raquettes, sac au dos, n'ayant souvent qu'un mauvais morceau de pain à manger.

Il n'épargnait rien pour développer la piété dans les âmes. Tandis qu'en France le jansénisme desséchait les cœurs, et ruinait l'œuvre de Dieu dans les âmes, ici Mgr de Laval en fut un adversaire résolu ; il sut en préserver son clergé et son troupeau ; et il fut un apôtre de la communion fréquente, et de la dévotion à l'Immaculée, à la Sainte-Famille et à saint Joseph, ce qui valut à nos pères tant et de si précieuses grâces.

Son dévouement pour les affligés et les malades dépasse toute expression : *“ On l'a vu, dit M. de la Colombière, dans un vaisseau, où, en traitant les matelots et les passagers, il les nettoyait de leur vermine et respirait le mauvais air et l'infection qu'ils exhalaient; on l'a vu... leur donner jusqu'à son lit, ses draps, ses couvertures. Pour leur administrer les sacrements, il ne craignait pas d'exposer sa vie.”*



MONUMENT DE MGR DE LAVAL, À QUÉBEC.

*“ Dans ses visites épiscopales, dit son historien, il entraît dans les huttes sales et infectées des sauvages, consolant les malades, distribuant des aumônes, parlant à tous avec la tendresse d'un père.”*

\* \* \*

Héroïque dans son ministère auprès des âmes, Mgr de Laval le fut également dans l'exercice des fonctions les plus élevées de sa charge pastorale. Évêque et chef spirituel d'un immense territoire, il eut à surmonter des obstacles sans nombre qui eussent découragé une âme

ordinaire. Il vit sa juridiction elle-même contestée ; il dût défendre contre les empiètements du Pouvoir civil les droits et privilèges de l'épiscopat ; et contre la traite de l'eau-de-vie c'est une lutte de géant qu'il soutint, appuyé sur son amour de Dieu et des âmes ; enfin il eut à soutenir le courage de ses ouailles contre les incursions sanglantes et sans cesse renouvelées des Iroquois ; et il faut admirer les dispositions de sa grande âme à ce sujet : " *Je ne puis exprimer, disait-il, la paix et la consolation de mon cœur, de me voir dans un lieu où je suis en l'attente du moment précieux de sacrifier ma vie à Notre-Seigneur pour le salut des âmes* ".

\* \* \*

Et qui dira jamais l'héroïque sollicitude du serviteur de Dieu pour son œuvre de prédilection pour notre cher Séminaire ? Il avait mis en lui tout espoir ; il lui avait inspiré son esprit d'apostolat et d'abnégation ; il lui avait donné une constitution et tracé de sa main un règlement qui y maintiendrait ce même esprit ; il s'était dépouillé de tout pour assurer sa survivance ; et c'est là qu'il voulut passer les vingt dernières années de sa vie dans la pauvreté, l'humilité, la souffrance et la pratique héroïque de toutes les vertus. Il eut l'immense douleur de voir deux fois cette maison si chère entièrement détruite par les flammes ; le 15 novembre 1701, et le 1er octobre 1705 ; mais ces deux épreuves, comme les autres qui l'ont assiégé au cours de sa vie, ont démontré sa foi profonde, sa parfaite soumission aux volontés de Dieu, et l'inébranlable fermeté de sa confiance en la sainte Providence.

\* \* \*

Et voilà quelques traits de cette vie si haute, si belle, si riche et si féconde : elle a eu tous les caractères de la sainteté, comme l'ont attesté d'ailleurs ses contemporains : " *Mgr de Laval, dit la vénérable Marie de l'Incarnation, porte les marques et le caractère d'un saint* " ; et le P. Lalemant, qui l'avait connu intimement, écrivait : " *Ce fut un homme d'une très grande sainteté !* "

Puisse l'Église ratifier bientôt ce jugement, et puissent les fêtes de mai contribuer à hâter le jour de la glorification supérieure que nous appelons de tous nos vœux.

Cyrille GAGNON, *ptre.*

## Une page d'histoire

A l'occasion du troisième centenaire de la naissance de Mgr de Laval on aimera à contempler son glorieux héritage en Amérique du Nord. Son vicariat de la Nouvelle-France a fait place à 126 diocèses ou vicariats apostoliques ayant chacun leur Ordinaire. Donc 125 divisions ecclésiastiques sont nées du diocèse de Québec ; 42 au Canada, 4 à Terre-Neuve et 79 aux États-Unis.

Le tableau que nous publions ci-après a été préparé par M. l'abbé Arthur Daly-Laporte.

(Cf. *Le Devoir*, 21 avril 1923).

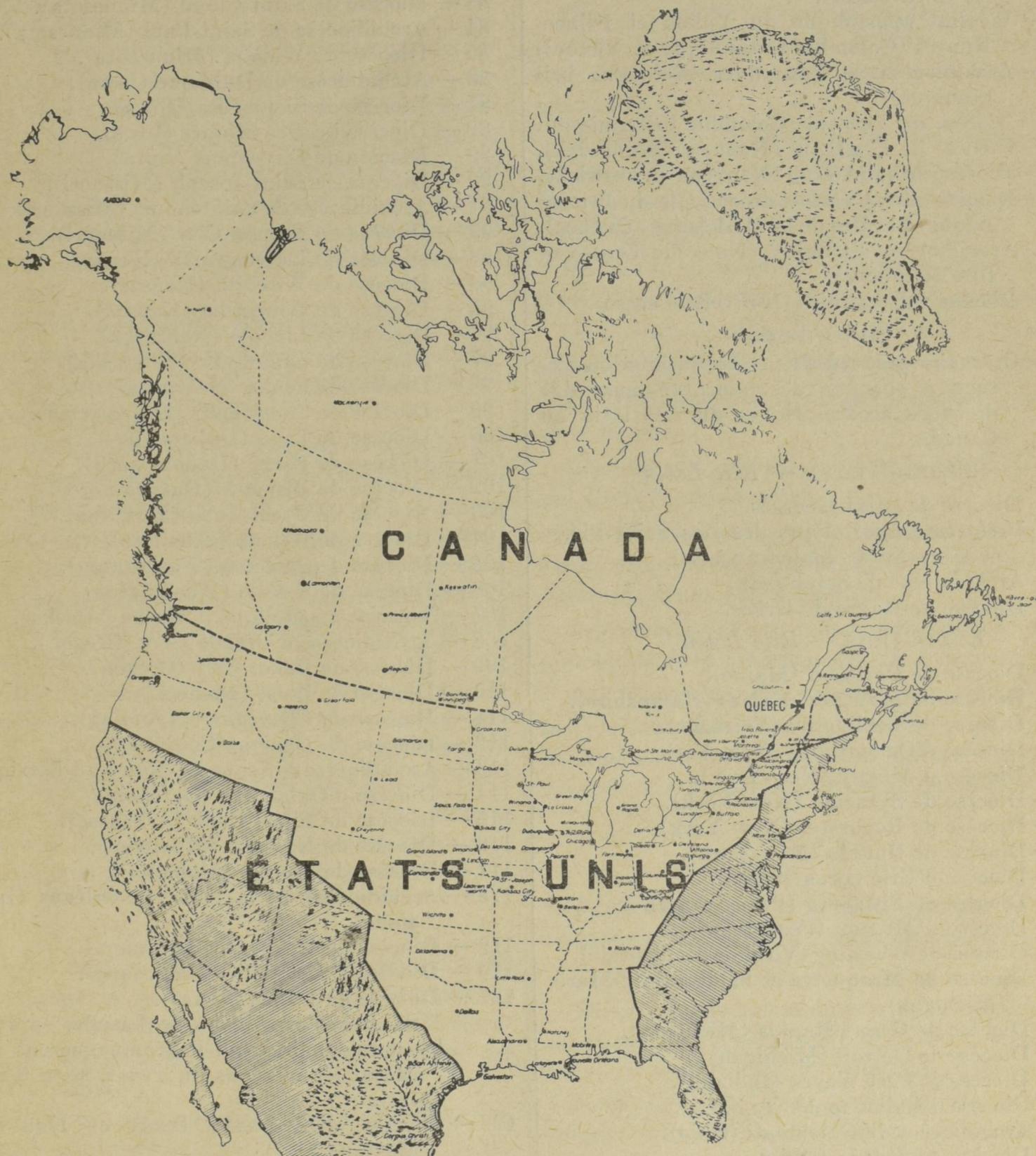
### TABLEAU

*des archidiocèses, diocèses, vicariats apostoliques, et autres divisions ecclésiastiques, issus de celui de Québec, au Canada, à Terre-Neuve et aux États-Unis :*

#### CANADA — Rite Latin

- 1 — Archidiocèse de Québec (Québec).
- 2 — Diocèse de Rimouski (Québec).
- 3 — Diocèse de Gaspé (Québec).
- 4 — Vicariat apostolique du Golfe Saint-Laurent (Québec).
- 5 — Diocèse de Chicoutimi (Québec).
- 6 — Diocèse des Trois-Rivières (Québec).
- 7 — Diocèse de Nicolet (Québec).
- 8 — Diocèse de Sherbrooke (Québec).
- 9 — Diocèse de Saint-Hyacinthe (Québec).
- 10 — Diocèse de Joliette (Québec.)
- 11 — Archidiocèse de Montréal (Québec).
- 12 — Diocèse de Valleyfield (Québec).
- 13 — Diocèse d'Alexandria (Ontario).
- 14 — Archidiocèse d'Ottawa (Québec et Ontario).
- 15 — Diocèse de Mont-Laurier (Québec).
- 16 — Diocèse d'Haileybury (Québec et Ontario).
- 17 — Diocèse de Pembroke (Québec et Ontario).
- 18 — Diocèse de Kingston (Ontario).
- 19 — Diocèse de Peterborough (Ontario).
- 20 — Archidiocèse de Toronto (Ontario).
- 21 — Diocèse d'Hamilton (Ontario).
- 22 — Diocèse de London (Ontario).
- 23 — Diocèse du Sault-Sainte-Marie (Ontario).
- 24 — Vicariat apostolique d'Ontario-Nord, Hearst (Ontario et Manitoba).
- 25 — Archidiocèse de Saint-Boniface (Manitoba et Ontario).
- 26 — Archidiocèse de Winnipeg (Manitoba).
- 27 — Vicariat apostolique du Keewatin (Manitoba, Ontario, Saskatchewan, Alberta et Territoire du Nord-Ouest).
- 28 — Diocèse de Prince-Albert et Saskatoon (Saskatchewan).
- 29 — Abbaye *nullius* Saint-Pierre, Muenster (Saskatchewan).

# L'immense diocèse de Mgr de Laval



Toute l'Amérique du Nord, moins les parties ombrées, était sous la juridiction du premier évêque de Québec

- 30 — Archidiocèse de Régina (Saskatchewan).  
 31 — Diocèse de Calgary (Alberta).  
 32 — Archidiocèse d'Edmonton (Alberta et Colombie britannique).  
 33 — Vicariat apostolique d'Athabaska (Alberta, Colombie britannique, Saskatchewan et Manitoba).  
 34 — Vicariat apostolique de Mackenzie (Territoire du Nord-Ouest).  
 35 — Vicariat apostolique du Yukon et Prince-Rupert (Colombie britannique et Yukon).  
 36 — Archidiocèse de Vancouver (Colombie britannique).  
 37 — Diocèse de Victoria (Colombie britannique).  
 38 — Diocèse de Chatham (Nouveau-Brunswick).  
 39 — Diocèse de Saint-Jean (Nouveau-Brunswick).  
 40 — Diocèse de Charlottetown (Ile-du-Prince-Edouard et Iles de la Madeleine, Québec).  
 41 — Archidiocèse d'Halifax (Nouvelle-Écosse et Iles Bermudes).  
 42 — Diocèse d'Antigonish (Nouvelle-Écosse).

*Rite Oriental*

- 43 — Ordinaire grec-ruthène. — Sa juridiction s'étend à chacune des quarante-deux (42) divisions ecclésiastiques du rite latin au Canada.

TERRE-NEUVE — *Rite Latin*

- 44 — Diocèse de Saint-Georges.  
 45 — Préfecture apostolique des Iles Saint-Pierre et Miquelon (colonie française).  
 46 — Archidiocèse de Saint-Jean.  
 47 — Diocèse de Havre-de-Grâce.

ÉTATS-UNIS — *Rite Latin*

- 48 — Diocèse de Portland (Maine).  
 49 — Diocèse de Manchester (New-Hampshire).  
 50 — Diocèse de Burlington (Vermont).  
 51 — Diocèse d'Ogdensburg (New-York).  
 52 — Diocèse d'Albany (New-York).  
 53 — Diocèse de Syracuse (New-York).  
 54 — Diocèse de Rochester (New-York).  
 55 — Diocèse de Buffalo (New-York).  
 56 — Diocèse d'Erie (Pennsylvanie).  
 57 — Diocèse de Pittsburg (Pennsylvanie).  
 58 — Diocèse d'Altoona (Pennsylvanie).  
 59 — Diocèse de Wheeling (Virginie occidentale).  
 60 — Diocèse de Marquette et Sault-Sainte-Marie (Michigan).  
 61 — Diocèse de Grand Rapids (Michigan).  
 62 — Diocèse de Détroit (Michigan).  
 63 — Diocèse de Fort Wayne (Indiana).  
 64 — Diocèse d'Indianapolis (Indiana).  
 65 — Archidiocèse de Cincinnati (Ohio).  
 66 — Diocèse de Toledo (Ohio).  
 67 — Diocèse de Cleveland (Ohio).  
 68 — Diocèse de Columbus (Ohio).  
 69 — Diocèse de Covington (Kentucky).  
 70 — Diocèse de Louisville (Kentucky).  
 71 — Diocèse de Nashville (Tennessee).  
 72 — Diocèse de Belleville (Illinois).  
 73 — Diocèse d'Alton (Illinois).  
 74 — Diocèse de Peoria (Illinois).

- 75 — Diocèse de Rockford (Illinois).  
 76 — Archidiocèse de Chicago (Illinois).  
 77 — Archidiocèse de Milwaukee (Wisconsin).  
 78 — Diocèse de la Crosse (Wisconsin).  
 79 — Diocèse de Green Bay (Wisconsin).  
 80 — Diocèse de Superior (Wisconsin).  
 81 — Diocèse de Duluth (Minnesota).  
 82 — Diocèse de Crockston (Minnesota).  
 83 — Diocèse de Saint-Cloud (Minnesota).  
 84 — Archidiocèse de Saint-Paul (Minnesota).  
 85 — Diocèse de Winona (Minnesota).  
 86 — Archidiocèse de Dubuque (Iowa).  
 87 — Diocèse de Sioux City (Iowa).  
 88 — Diocèse de Des Moines (Iowa).  
 89 — Diocèse de Davenport (Iowa).  
 90 — Diocèse de Saint-Joseph (Missouri).  
 91 — Archidiocèse de Saint-Louis (Missouri).  
 92 — Diocèse de Kansas City (Missouri).  
 93 — Diocèse de Leavenworth (Kansas).  
 94 — Diocèse de Wichita (Kansas).  
 95 — Diocèse de Concordia (Kansas).  
 96 — Diocèse de Lincoln (Nebraska).  
 97 — Diocèse de Grande-Ile (Nebraska).  
 98 — Diocèse d'Omaha (Nebraska).  
 99 — Diocèse de Sioux Falls (Dakota Sud).  
 100 — Diocèse de Lead (Dakota sud).  
 101 — Diocèse de Fargo (Dakota nord).  
 102 — Diocèse de Bismark (Dakota nord).  
 103 — Diocèse de Great Falls (Montana).  
 104 — Diocèse de Helena (Montana).  
 105 — Diocèse de Spokane (Washington).  
 106 — Diocèse de Seattle (Washington).  
 107 — Vicariat apostolique d'Alaska (Alaska).  
 108 — Archidiocèse d'Orégon City (Orégon).  
 109 — Diocèse de Baker City (Orégon).  
 110 — Diocèse de Boise (Idaho).  
 111 — Diocèse de Cheyenne (Wyoming).  
 112 — Diocèse de Denver (Colorado).  
 113 — Archidiocèse de Santa-Fé (Nouveau-Mexique).  
 114 — Diocèse d'Oklahoma (Oklahoma).  
 115 — Diocèse de Little Rock (Arkansas).  
 116 — Diocèse de Natchez (Mississippi).  
 117 — Diocèse de Mobile (Alabama).  
 118 — Archidiocèse de la Nouvelle-Orléans (Louisiane).  
 119 — Diocèse de Lafayette (Louisiane).  
 120 — Diocèse d'Alexandria (Louisiane).  
 121 — Diocèse de Dallas (Texas).

Si, avec l'expédition de Lasalle, en 1685, les missionnaires qui l'accompagnèrent fondèrent les missions du Texas, alors il faut ajouter :

- 122 — Diocèse d'El Paso (Texas et Nouveau-Mexique.)  
 123 — Diocèse de San-Antonio (Texas).  
 124 — Diocèse de Galveston (Texas).  
 125 — Diocèse de Corpus Christi (Texas).

*Rite Oriental*

- 126 — Ordinaire grec-ruthène. — La juridiction de Mgr l'évêque grec-ruthène s'étend à chacune des 104 divisions ecclésiastiques du rite latin aux États-Unis.

## Vers le paganisme

**N**OUS marchons vers le paganisme. C'est là une vérité qu'on ne peut contester en face de ce qui se passe dans le monde entier.

En Russie, nous avons l'aboutissant logique du matérialisme et de la libre pensée. Les gouvernants actuels de ce grand pays ont décidé d'effacer jusqu'à la trace du nom chrétien sur tout le territoire soumis à leur tyrannie. Ils ne reculent ni devant le vol, ni devant l'assassinat. Le monde entier, tout endurci qu'il est, a jeté un cri d'alarme aux récentes nouvelles que les dépêches nous ont apportées.

Ailleurs, on remarque, sinon un même cynisme, du moins un tel enlèvement dans le matérialisme le plus grossier, que l'on n'exalte plus dans l'homme que les qualités animales.

On couvre d'or, de compliments et d'éloges les êtres doués de bons muscles, qui abattent sagement leurs semblables ; on enregistre avec un orgueil intense les exploits des idiots qui peuvent gigoter pendant trois ou quatre jours ; pendant qu'on donne un traitement de famine aux grands éducateurs qui dépensent leur vie à éveiller l'intelligence des nations.

Notre civilisation, qui ne se ménage pas les compliments, met sur toutes les lèvres le nom des brutes qui tuent, des amuseurs qui corrompent, des exploiters qui pressurent les humbles et elle ignore tout des belles intelligences qui gardent encore à l'homme son cachet propre d'être créé à l'image et à la ressemblance de Dieu.

\* \* \*

Qu'on ne dise pas que cela ne s'applique pas à notre pays, à notre province ; que tout cela se passe en Europe où les vieilles doctrines chrétiennes ont été submergées par le flot montant des erreurs sociales.

Nous nous acheminons dans la même direction, par les mêmes voies.

Le matérialisme irreligieux nous envahit.

Le spectacle en est si douloureux et si évident que Nos Seigneurs les Evêques de la Province ecclésiastique de Québec se sont sentis dans la nécessité d'attirer l'attention des fidèles d'une façon solennelle sur un point capital de la vie chrétienne, le respect du dimanche.

Dans une lettre pastorale collective qui a été lue dans toutes les églises et chapelles, ils ont répété la loi de Dieu et du pays à ce sujet.

Ils l'ont fait parce que partout cette loi est violée sans motifs, uniquement dans le but d'amasser plus d'argent ; souvent par haine de la religion catholique.

Dieu a prescrit à l'homme de Lui réserver un jour sur sept. Ce jour-là, il doit s'abstenir de toute œuvre servile et Lui rendre ses devoirs de religion.

Le caractère principal de la civilisation chrétienne a été de rester fidèle à cette loi positive. Les païens seuls, ne la connaissant pas, ne l'observaient pas.

Or, nous constatons que dans notre bonne province de Québec, on viole cette loi ouvertement.

On la viole de toutes les façons et l'on force des centaines, des milliers de personnes à la violer.

La lettre des Evêques a été provoquée par des abus criants.

Les grandes pulperies violent la loi du dimanche d'une façon éhontée.

Les grandes compagnies de construction, jusqu'au cœur de la ville de Québec, profanent le dimanche d'une façon éhontée.

Les théâtres et les salles d'amusement violent le précepte de la sanctification du dimanche.

Les individus, le peuple, prenant exemple sur ces compagnies, ne se gênent plus pour faire, le dimanche, des travaux qui étaient strictement réservés, hier encore, aux jours de semaine.

\* \* \*

Voilà une première preuve, que, par le matérialisme nous marchons vers le paganisme.

Il y a plus encore.

Dans une province où la loi civile confirme la loi de Dieu, sur ce point spécial ; dans un pays où tous les gouvernants se glorifient d'être profondément chrétiens et respectueux des préceptes divins, toutes ces profanations s'accomplissent sans qu'on fasse un pas pour ramener au sentiment du devoir les violateurs de la loi.

Ignorent-ils ces abus, ces ministres si fiers de leur titre de chrétien ?

Non certes ! Quelques-uns même font partie des bureaux de direction des compagnies qui sont les plus cyniques dans la profanation du dimanche.

*Peuvent-ils s'excuser en disant que la loi, telle qu'elle est faite, ne leur donne pas les pouvoirs voulus ?*

*Qu'est-ce qui les empêche de changer la loi.*

*Elle suffisait, autrefois, à corriger les légères infractions que l'on faisait au précepte de la sanctification du dimanche ; aujourd'hui, devant la violation organisée de la loi, il n'y a qu'une chose à faire : changer la loi. Il n'y a pas un gouvernement qui n'aurait pas l'appui de la députation toute entière, s'il proposait une loi qui redonnerait au dimanche son caractère de jour consacré à Dieu.*

\* \* \*

*Cette loi est nécessaire.*

*Le dimanche n'appartient pas aux hommes, il appartient à Dieu.*

*Personne n'a le droit de l'employer aux œuvres serviles et, surtout, personne n'a le droit de forcer son subalterne à travailler ce jour-là sans une nécessité réelle, autre que la cupidité.*

*D'autant plus que le travail du dimanche n'est que pour les pauvres. Les riches savent profiter du repos hebdomadaire. S'ils forcent leurs ouvriers à travailler, ils se gardent bien d'en faire autant.*

*Il ne faut pas oublier, que si notre classe ouvrière est bonne, si elle n'a pas l'esprit corrompu par le socialisme, le communisme et l'anarchie, si elle a le respect de la propriété d'autrui, c'est qu'elle reçoit les enseignements de Dieu à l'Eglise, c'est qu'elle connaît son catéchisme.*

*Si on l'éloigne de l'Eglise, si on la prive de Dieu, elle s'attachera à la terre et demain, l'ouvrier qui ne connaîtra plus le chemin de l'Eglise parce qu'on lui aura imposé le travail maudit du dimanche, s'élèvera contre les capitalistes et leur prouvera d'une façon irrefutable que la doctrine de l'Eglise est encore la meilleure protection des richesses.*

*D'ailleurs, la richesse amassée par le travail du dimanche, n'a jamais profité ni aux individus ni aux familles, ni aux peuples.*

*Ce sont des fortunes qui portent avec elles les malédictions de Dieu.*

*Il est encore temps pour nous de faire rentrer ces profanateurs du dimanche dans le sentier du devoir.*

*Demain, le mal sera enraciné ; les ouvriers eux-mêmes auront pris l'habitude de cette violation et auront perdu le goût de la religion. Il ne sera plus temps, alors, de conjurer le mal.*

*L'Eglise a fait son appel. Les violateurs de la loi ne l'entendront pas ; ils ont les oreilles remplies du bruit des pièces d'or que leur procure ce travail maudit. Les ouvriers l'entendront mais resteront impuissants devant la force qui les réduit momentanément en esclavage.*

*C'est vers les pouvoirs publics que se tourneront leurs regards suppliants.*

*Les pouvoirs publics entendront-ils ?*

J.-Albert FOISY.

## Premier sourire du printemps

Tandis qu'à leurs œuvres perverses  
Les hommes courent haletants,  
Mars qui rit, malgré les averses,  
Prépare en secret le printemps.

Pour les petites pâquerettes,  
Sournoisement lorsque tout dort,  
Il repasse des collerettes  
Et cisèle des boutons d'or.

Dans le verger et dans la vigne,  
Il s'en va, furtif perruquier,  
Avec une houpe de cygne,  
Poudrer à frimas l'amandier.

La nature au lit se repose ;  
Lui, descend au jardin désert  
Et lace les boutons de rose  
Dans leur corset de velours vert.

Tout en composant des solfèges  
Qu'aux merles il siffle à mi-voix,  
Il sème aux prés les perce-neige,  
Et les violettes aux bois.

Sur le cresson de la fontaine  
Où le cerf boit, l'oreille au guet,  
De sa main cachée il égrène  
Les grelots d'argent du muguet.

Sous l'herbe, pour que tu la cueilles,  
Il met la fraise au teint vermeil,  
Et te tresse un chapeau de feuilles  
Pour te garantir du soleil.

Puis, lorsque sa besogne est faite,  
Et que son règne va finir,  
Au seuil d'avril tournant la tête,  
Il dit : " Printemps, tu peux venir ! "

Théophile GAUTIER.

# La Bienheureuse Thérèse de l'Enfant-Jésus

**L**E 30 avril dernier dans la Basilique de Saint-Pierre de Rome, Sa Sainteté Pie XI a béatifié la Vénérable Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus. Voici quelques notes biographiques de la nouvelle Bienheureuse, extraites d'une lettre pastorale de S. G. Mgr Lemonnier, évêque de Bayeux et de Lisieux.

Née le 2 janvier 1873 et baptisée le surlendemain 4 janvier, elle fut appelée Marie-Françoise-Thérèse.

Par une grâce particulière, récompense sans doute de la piété de ses parents, elle devança l'âge ordinaire de l'exercice de la raison et du mérite. A l'âge de trois ans elle était capable de discerner le bien du mal, d'aimer la vertu et de vouloir ne déplaire en rien à l'Enfant Jésus ; elle avait une conscience nette de ses devoirs. De très bonne heure elle eut la notion du sacrifice et sut pratiquer la grande vertu du renoncement à elle-même.

Venue avec son père à Lisieux, elle y est confiée pour son instruction, aux Bénédictines dites de l'Abbaye ; elle suit les cours en qualité d'externe. Elle y laisse la réputation d'aimer la solitude et le silence, de pratiquer l'humilité, de s'appliquer au catéchisme et de lire assidûment l'*Imitation de Jésus-Christ* dont on pourra dire plus tard qu'elle la savait *par cœur*. Elle y prit aussi le goût des Saintes Écritures, plus particulièrement du Saint Évangile.

On redira, pour l'édification des enfants, ses vifs désirs de la Communion à un âge où, pour recevoir ce sacrement, il fallait alors attendre la onzième année, Sa préparation à ce grand jour (8 mai 1884), comme à la Confirmation (14 juin), fut remarquée.

Jeune encore, elle fut atteinte d'une maladie grave qui surprit sa famille, et lui donna des inquiétudes. Elle fut guérie par l'intercession de la sainte Vierge. Le décret sur l'héroïcité des vertus du 14 août 1921 affirme que les manifestations de cette maladie n'avaient altéré en rien sa discrétion, la finesse de son esprit, l'usage consciencieux de sa raison, l'équilibre de ses facultés.

Elle désira bientôt entrer au Carmel. Après plusieurs vaines tentatives auprès de Mgr



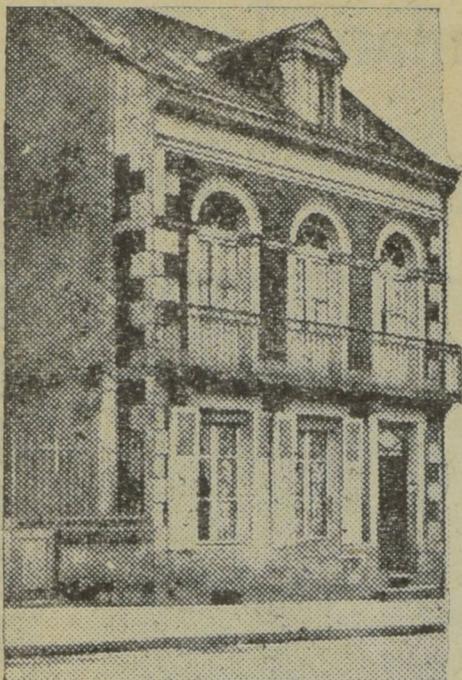
Soeur THÉRÈSE de L'ENFANT-JÉSUS  
le jour de sa première communion,  
le 8 mai 1884.

*Oh ! que j'aimais Jésus-Hostie  
Qui vint au matin de ma vie  
Se fiancer à mon âme ravie !  
Oh ! que j'ouvris avec bonheur  
Mon cœur.*

Hugonin, évêque de Bayeux, auprès du pape Léon XIII, elle put enfin franchir la porte du cloître, le 9 avril 1888, obtenir la faveur de la vêtue, le 10 janvier 1889, et faire profession le 8 septembre 1890.

Peu après cette consécration et malgré son jeune âge, elle remplit l'office si délicat d'auxiliaire de la maîtresse des novices. Sa prudence, la sûreté de son jugement, son esprit de renoncement à elle-même, sa mortification continuelle la firent remarquer dans cette charge où elle fut "équivalamment maîtresse des novices".

Dans sa vie religieuse elle fut soumise à ses supérieures, douce envers ses égales, prévenante envers ses inférieures.



MAISON OÙ EST NÉE LA  
BIENHEUREUSE

Le 9 juin 1895, en la fête de la Sainte-Trinité, elle accomplit un acte admirable, atteignant le sommet le plus élevé de la vie intérieure, en faisant l'offrande d'elle-même, comme victime, à l'amour miséricordieux du bon Dieu. Nous avons pu vénérer l'exemplaire original de cette offrande. Quelques extraits en montreront la beauté, digne de la grande sainte Thérèse.

“ O mon Dieu, disait-elle, je désire vous aimer et vous faire aimer, travailler à la glorification de la sainte Église en sauvant les âmes qui sont sur la terre, et délivrer celles qui souffrent dans le purgatoire.

“ Après l'exil de la terre, j'espère aller jouir de vous dans la patrie ; mais je ne veux pas amasser des mérites pour le ciel, je veux travailler pour votre seul amour, dans l'unique but de vous faire plaisir, de consoler votre Cœur sacré et de sauver des âmes qui vous aimeront éternellement.

“ Afin de vivre dans un acte de parfait amour, je m'offre comme victime d'holocauste à votre amour miséricordieux, vous suppliant de me consumer sans cesse, laissant déborder sur mon âme les flots de la tendresse infinie qui sont renfermés en vous, et qu'ainsi je devienne martyre de votre amour, ô mon Dieu ”.

Sur l'ordre de ses supérieures, elle écrit l'*Histoire d'une âme*. Ce livre fut commencé en 1895, pour dire ses souvenirs d'enfance ; elle le croyait uniquement destiné à sa sœur, religieuse elle aussi au Carmel de Lisieux. En juin 1897, par obéissance, elle continua son récit, puis n'écrivit plus rien après les premiers jours de juillet. Dans le livre tel qu'il est imprimé, on a ajouté des pages qu'elle avait rédigées pendant sa dernière retraite de septembre 1896.

Mgr Hugonin autorisa la publication de cette œuvre. Ce livre fut bientôt très répandu et traduit en de nombreuses langues étrangères.

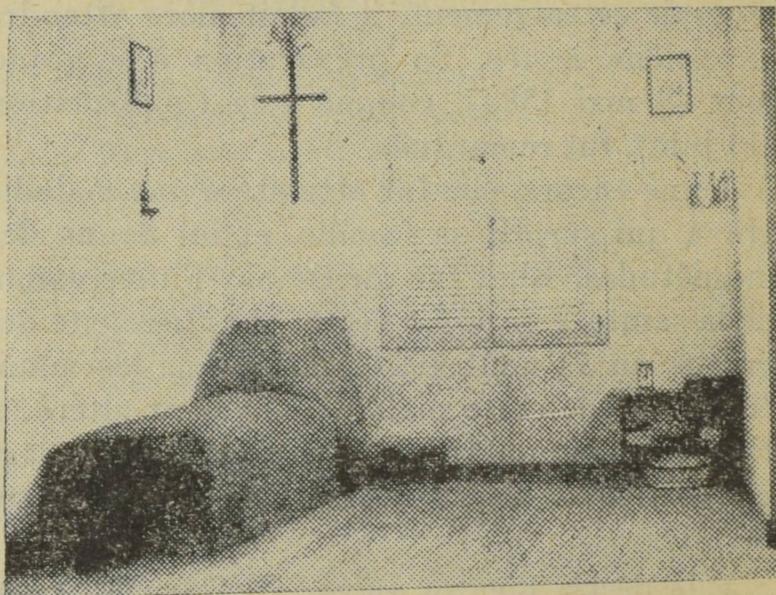
Il est des lecteurs qui ont traité cette œuvre de *puérile*.

Peut-être les moins appliqués, les plus pressés à condamner sans avoir examiné, les moins instruits dans les principes et doctrines de la vie intérieure, auront cette impression à la première lecture ; mais à la relire, ils reconnaîtront, comme les théologiens savants l'ont fait, que Sœur Thérèse y apparaît comme un modèle aimable de sainteté, qu'elle a écrit avec une simplicité remarquable sans erreur de doctrine, des pages enbaumées de l'amour divin, d'une spiritualité profonde qui inspire visiblement la pratique la plus délicate de la charité fraternelle et du plus généreux abandon de Dieu.

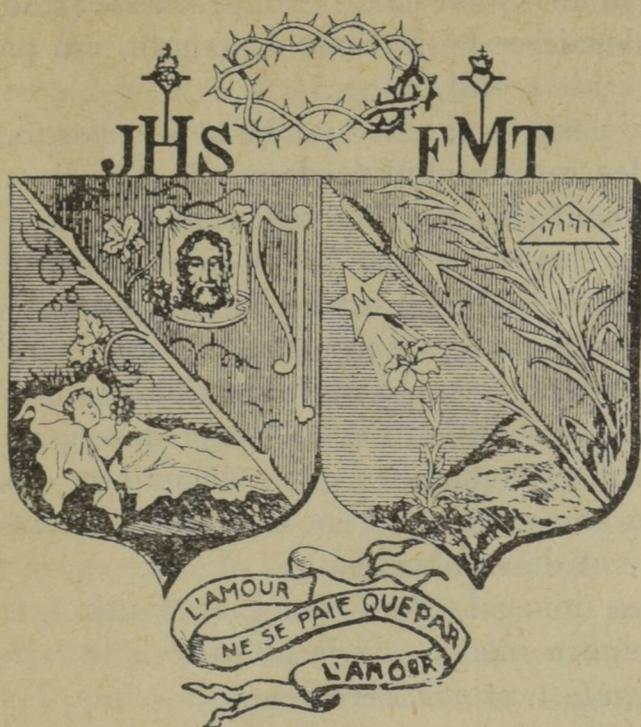
Est-ce que au moins le tableau délicieux d'une fa-



LA BIENHEUREUSE THÉRÈSE  
DE L'ENFANT-JÉSUS,  
d'après une toile du Carmel de Lisieux.



Chambre de la Bienheureuse au Carmel de Lisieux



ARMES DE SOEUR THÉRÈSE

mille chrétienne ne porte pas ses leçons ? Cela est bon à lire parce que si nous rencontrons plus tard en sa vie des vertus extraordinaires, des leçons qui peuvent désespérer certaines faiblesses, ici tous peuvent puiser cette leçon que la famille chrétienne est le sanctuaire où se forment les belles âmes et que les exemples des parents sont pour leurs enfants le meilleur patrimoine.

Affaiblie par la maladie, elle passa plusieurs mois à l'infirmerie, à partir du 8 juillet 1897, paraissant plutôt consumée par son amour de Dieu que par ses souffrances. Elle expira le 20 septembre 1897 vers 7 heures du soir.

Elle fut inhumée dans le cimetière de la ville de Lisieux. Sa tombe y est devenue glorieuse par la suite ininterrompue de pèlerins qui vont se recommander avec confiance à l'intercession de celle qui avait déclaré *vouloir passer son ciel à faire du bien sur la terre.*

#### PRÉTENTION

Le petit Gaston, sept ans, n'a pu aller à la Messe de minuit à cause de son rhume, et il en est très chagrin.

— Dis donc, lui demandait hier un petit camarade, tu y es allé souvent, à la Messe de minuit ?

— Peuh !... peut-être une trentaine de fois !

## Une héroïne contemporaine

**M**ARIE-ANTOINETTE LIX, plus connue sous le prénom de Tony, est née le 31 mai 1839 à Colmar (Haut-Rhin). A quatre ans, elle perdit sa mère, Amélie-Françoise Schmidt, et c'est à son père, un brave et loyal soldat ayant servi sous Charles X, qu'incomba la lourde tâche d'élever l'enfant. Une mère prudente eût développé en elle le goût des occupations féminines, lui eût inculqué l'amour du foyer et de son intérieur ; mais le soldat, assez embarrassé sans doute de ses fonctions éducatrices, trancha la difficulté en habillant l'enfant en garçon pour l'élever, disait-il : " comme je l'ai été moi-même. Je lui apprendrai l'exercice, je la rendrai de première force à l'escrime, je lui enseignerai ma méthode pour se tenir solidement à cheval. Avec tous ces talents, la petite fera son chemin dans le monde ! Je l'ai bien fait, moi ! "

Docile aux leçons de l'ex-grenadier, Antoinette montra de remarquables aptitudes pour les exercices violents auxquels elle se livra avec toute l'ardeur et l'impétuosité de sa nature. A dix ans, elle manœuvrait admirablement le fusil, faisait de l'escrime comme un maître d'armes et montait à cheval aussi bien que son père.

Mais arriva un moment où il fallut dire adieu aux promenades, à la vie libre au grand air, aux courses au trot et au galop. Cédant aux représentations de ses amis, son père l'obligea à échanger ses habits de garçon contre des vêtements de fille et la mit au pensionnat des Sœurs de la Divine Providence à Ribeauvillé. Elle souffrit beaucoup de son changement d'existence et donna bien du souci aux bonnes religieuses, qui eurent toutes les peines du monde à lui faire tenir l'aiguille pour repriser le linge ou ourler des serviettes. Mais l'enfant possédait une nature d'élite unie à une fervente piété, et quand une chose l'ennuyait ou la rebutait, il suffisait de lui rappeler que le devoir et la religion commandaient l'obéissance pour la voir redevenir immédiatement docile. Seulement, c'était à recommencer chaque jour.

Nature sérieuse et réfléchie, elle s'adonna avec passion à la lecture : ses goûts naturels et

l'éducation reçue la poussèrent dans la suite à faire des études plus fortes que ne les faisaient à cette époque les femmes, et à travailler tout particulièrement les langues étrangères dont elle devait tirer grand parti plus tard. Un peu avant la mort de son père, elle accepta avec empressement la proposition qui lui fut faite d'aller en Pologne pour achever l'éducation des enfants de la comtesse L. . .

Mlle Lix vivait depuis près de six ans au milieu d'une famille unie et charmante, dont elle était vivement appréciée, quand arriva l'année 1863, si glorieuse et si sanglante pour la Pologne.

Le sourd mécontentement qui, depuis longtemps, germait dans les esprits, éclata à propos de la loi du recrutement(1). Du jour au lendemain, la Pologne fut sous les armes et livra pour son indépendance cette lutte suprême qui aboutit à la couronne du martyr.

Le comte L. . . , dont on n'ignorait ni les opinions ni les sympathies pour les insurgés, fut bientôt mis à l'index par les Russes, qui lancèrent un mandat d'arrêt contre lui. Fuir immédiatement était son unique moyen de salut, mais quitter son domaine avec les seins, c'était les exposer tous à être découverts et pour le moins jetés en prison. En vain sa femme et ses enfants le supplièrent-ils de partir seul, en promettant de venir le rejoindre quand la tourmente serait un peu calmée, il refusa énergiquement.

Le danger croissait sans cesse, déjà la force armée parcourait les environs ; Antoinette Lix, avec toute l'autorité que lui donnait un jugement sûr, une affection sans bornes pour cette malheureuse famille, joignit ses instances à celles de la comtesse et s'engagea solennellement à défendre la jeune femme et ses enfants

(1) L'insurrection générale de la Pologne, préparée de longue date, devait éclater en 1863 ; mais le gouvernement russe ayant commencé le recrutement qui enlevait toutes les forces vives de la nation, le Comité central, constitué depuis quelques mois en gouvernement provisoire, publia, le 22 janvier, un manifeste appelant la Pologne aux armes, proclamant tous les principes de la démocratie la plus radicale et donnant la propriété foncière à la population rurale avec indemnité par l'État aux anciens possesseurs. Le même appel fut adressé à la Lithuanie, et le 5 février à la Podolie, à la Volhynie et à la Petite-Russie. Une quatrième proclamation aux Polonais soumis à la domination prussienne et autrichienne les conjurait de rester paisibles, en se bornant à soutenir l'insurrection par des envois volontaires d'armes et d'argent et à éclairer l'Europe sur sa véritable situation. Dans tous ces manifestes, le gouvernement national ne cessait de répéter que le premier acte de la révolution devait être de conférer gratuitement les terres aux paysans. (CHEVÉ).

ou à mourir pour eux. Cette promesse triompha des dernières hésitations du comte, qui partit, et il était grand temps.

Fidèles à la parole donnée, ne se dissimulant pas les responsabilités dont elle s'était volontairement chargée, Tony cherchait le moyen de sauver les êtres qui lui étaient confiés. Les alternatives de l'insurrection la jetèrent dans des circonstances exceptionnelles : elle revêtit l'habit masculin, et sans hésitations, sans défaillances, se consacra à la cause des opprimés, faisant avec joie à ce pays, devenu en quelque sorte sa seconde patrie, le sacrifice de sa jeunesse et de sa liberté.

Son journal, dont voici quelques extraits, dépeindra mieux que je ne saurais le faire son abnégation et son héroïsme.

\* \* \*

Le 22 janvier 1863, les Polonais, par bandes de 10 à 20 hommes, se réunissent près de la croix élevée en l'honneur de Kosciuszko, dans le Palatinat de Radom, et jurent de mourir ou de délivrer la Pologne du joug mascovite. Le 24, ils marchent sur Michow, n'ayant d'autres armes que des bâtons, des faux ou de mauvais fusils de chasse. Conduits par des chefs inexpérimentés, qui, dans la noble ardeur dont ils étaient animés, croyaient saintement que l'amour de la patrie peut, au besoin, tenir lieu de tactique militaire, ils ont le grand tort d'attaquer en plein jour les Russes, qui occupent une position inexpugnable, sont bien armés et de beaucoup supérieurs en nombre. Les Polonais sont repoussés, et les Russes, auxquels il faut un feu de joie pour éclairer chacun de leurs triomphes, incendient la ville et massacrent tout ce qui s'y trouve de Polonais.

On nous amène dix blessés au château où nous avons établi une ambulance souterraine. Je les soigne avec une religieuse félicienne, la Mère Alexandra (Mlle de Wolowska), qui a joué plus tard un rôle assez important dans ma vie pour que j'en fasse mention ici. Vers le 30 janvier, des courriers nous préviennent que des Russes marchent sur le château pour l'incendier. Le comte L. . . refuse de fuir : sa place est au milieu des habitants de Sycz, dont il est à la fois le protecteur et le père. Il me confie sa femme, sa belle-sœur et ses enfants, que j'emène à Myslowitz, petite ville manufacturière

à l'extrême limite de la Silésie et de la Pologne.

Après deux semaines d'exil, d'angoisses et d'incertitudes, une lettre du comte nous rappelle. Presque au but de notre voyage, nous sommes assaillis par une troupe de paysans séditieux, fanatisés par les Russes. J'étais à cheval à côté de la voiture et je parvins à tenir ces misérables en respect au moyen d'un revolver qui ne me quittait pas. Les cochers profitent de cet instant de répit pour lancer leurs chevaux, qui partent à fond de train, et nous arrivons enfin au château sans encombre.

Quinze jours plus tard, nous donnions asile à huit insurgés de la légion du Désespoir. Pendant la nuit, arrivent des dépêches qui nous apprennent que les Russes en sont avertis et viennent pour les prendre. Nous essayons alors de les faire partir en secret, par une forêt dans laquelle une retraite leur est ménagée, mais les paysans les trahissent, et nous sommes forcés de fuir à nouveau. En route, le cocher, dominé par la peur, jette son fouet, s'enfuit et nous laisse seuls dans cette voiture attelée de quatre chevaux fougueux. Je prends alors sa place sur le siège, mais, à peine avons-nous avancé de quelques pas, la voiture reste enfoncée dans les sables. Redescendant du siège pour saisir le premier cheval à la bride, je l'excite à avancer. L'animal fait alors un effort si violent qu'il me renverse et m'entraîne à une vingtaine de pas ; mais, comme je ne lâche pas prise, il finit par arrêter. Nous continuons enfin notre route et arrivons sans autre accident chez la comtesse Nierzejewska, où nous attend la plus aimable hospitalité.

Notre séjour n'y fut que de courte durée. La comtesse, ne pouvant s'accoutumer à la séparation d'avec son mari, resté seul au château, nous nous remîmes en route, au risque de ce qui pouvait arriver, pour revenir à Sycz. Le trajet s'accomplit sans incident ; mais de nouvelles alarmes troublèrent bientôt cette réunion de famille. Dans les premiers jours de février, le comte fut forcé de prendre la route de l'exil, les Russes ne parlant de rien moins que de lui faire faire un voyage d'agrément en Sibérie.

Avant de partir, il me recommanda, avec des larmes aux yeux, sa femme et ses enfants. Je jurai de les défendre ou de mourir avec eux. Il était parti depuis trois jours quand on nous annonce une visite domiciliaire des Russes. Je me hâte d'aller faire une perquisition dans le

cabinet de travail du comte et d'amonceler dans la cheminée tous les papiers compromettants et les journaux suspects. J'étais en train d'activer le feu, quand la comtesse entra. Elle pâlit en me voyant faire et poussa un cri d'effroi :

— Micha, Micha, que faites-vous, s'écria-t-elle, toute la poudre d'Arthur est cachée dans le tuyau de cette cheminée !

— Vite, vite, criaï-je à la comtesse, prenez les enfants, sauvez-les !

Et faisant une courte invocation à Dieu, j'arrachai tous ces papiers enflammés avant que le feu ait eu le temps de se communiquer à la poudre, heureusement bien enveloppée et disposée par paquets dans une boîte de métal. J'achevais de brûler ces derniers papiers dans une autre cheminée, lorsque les Cosaques cernèrent le château. J'en fus quitte pour la peur et quelques légères blessures.

Peu de jours après cette alerte, nous cautions, Mme de J... et moi, dans un boudoir où nous avions l'habitude de nous réunir avant les repas, quand la porte s'ouvrit, livrant passage à la comtesse; elle tenait une lettre à la main, et son visage, plus pâle que d'habitude, portait l'empreinte d'une profonde tristesse.

— Mon Dieu ! m'écriai-je, chère contessina, quel air solennel avez-vous ? Sommes-nous condamnés au knout, ou les Russes nous réserveraient-ils les honneurs de la cravate de chanvre ?

La jeune femme ne répondit pas immédiatement à ma lugubre plaisanterie. Elle vint s'asseoir auprès de moi.

— Tony, me dit-elle enfin après un assez long silence, je viens, bien malgré moi, de me rendre coupable d'une indiscretion. Un domestique que j'avais envoyé à la poste dans l'espoir d'avoir une lettre de mon mari, m'a rapporté celle-ci, et, emporté par ma vivacité, je l'ai ouverte sans en lire auparavant l'adresse, persuadée qu'elle était pour moi et me venait d'Arthur.

— Eh bien ! Madame ?

— Eh bien ! cette lettre est de votre famille qui, craignant pour vous les suites de cette insurrection, vous rappelle en France.

— Est-ce là tout ? dis-je en souriant.

— Je ne sais. Je n'ai lu que juste ce qu'il fallait pour m'apercevoir de ma méprise.

— Ce n'est pas ce que je demande. Est-ce ce que vous avez lu qui vous rend triste ?

— J'avoue, Tony, que l'idée de vous perdre me navre. Vous le savez, dès les premières alarmes miss Burns et Fraulein Fichtner sont parties ; je m'attendais à vous voir suivre leur exemple, mais, en vous voyant si bravement partager nos dangers, je m'étais complètement rassurée, lorsque Dieu a permis que cette lettre tombât entre mes mains.

— Et qu'en concluez-vous, Madame ? demandai-je froidement.

— J'en conclus, Tony, qu'il y aurait de ma part de l'égoïsme à vous retenir dans un pays où règnent partout la désolation et la terreur, où les lois divines et humaines sont partout violées, et où les femmes elles-mêmes, ne sont plus à l'abri du hnut et de la potence. Hier, vous le savez, la comtesse Plater, pour avoir porté le deuil d'un de ses frères, massacré par les Russes, a été fustigée sur la place publique et pendue après. Partez, Tony, pendant qu'il est encore temps. Déjà vous avez fait plus que votre devoir ; je ne puis, je ne dois pas en exiger davantage. Laissez-nous à notre triste destinée.

Ici, la pauvre femme cacha la tête dans ses mains et je vis de grosses larmes filtrer à travers ses doigts. Mme de J... et les enfants, qui s'étaient groupés autour de nous, pleuraient aussi. Quand mon émotion me permit de parler, je me retournai vers la comtesse.

— Madame, lui dis-je, il y aura bientôt sept ans que je vis dans votre intérieur. Lorsque j'y vins pour la première fois, la Pologne était, sinon heureuse, du moins calme, et vous comptiez au nombre, si restreint des heureux de la terre. Vous m'avez accueillie, moi, qu'une douleur chassait de la patrie<sup>(2)</sup>, comme une amie, comme une sœur, et depuis, votre affection pour moi ne s'est pas démentie un seul instant.

Lorsque l'insurrection éclata, votre institutrice anglaise vous a quittée et je l'approuve. Un devoir sacré lui était imposé : son travail fait vivre sa mère. A la place de miss Burns, j'aurais fait comme elle. Quant à Fraulein Fichtner, c'est différent. Je m'attendais à la voir partir ; chez les Prussiens, le dévouement sera éternellement à l'état de fœtus et ces gens-là ont une tomate à la place du cœur. Pour moi, Madame, je n'ai plus au monde qu'un frère qui veut bien, lorsque sa bourse est vide,

(2) Elle venait de perdre sa sœur mariée depuis quelques mois.

penser à moi. Je n'aurais donc pas l'excuse qu'a eue miss Burns, moins encore, celle de Fraulein Fichtner, car, s'il me plaisait un jour de vivre indépendante, la modeste fortune que m'a laissée mon père suffirait à mes besoins. En revenant en Pologne, après la mort de mon père, c'était pour y retrouver les affections sincères et désintéressées que j'y avais laissées. J'ai trouvé mieux qu'un devoir à remplir et je remercie Dieu de la part qui m'est faite.

— Mais votre famille, objecta encore la comtesse dont le visage commença à rayonner.

— Madame, fis-je avec un sourire amer, depuis que mon père et ma sœur sont morts, je me considère comme n'ayant plus de famille. Contessina, ajoutai-je en lui prenant les mains, Dieu m'a mis au cœur d'inépuisables besoins de dévouement de tendresse ; il me fournit l'occasion de les répandre, je l'en remercie. Votre mari est en exil, vous êtes menacée dans vos enfants et dans vos biens et vous avez pu penser que je vous abandonnerais ! Dieu merci Madame, il n'y a jamais eu de taches dans ma famille, et mon père, un vieux soldat, a gravé profondément dans mon cœur le sentiment du devoir et de l'honneur, Je jure donc que, tant que durera cette guerre, votre patrie sera ma patrie, vos enfants seront les miens, et tant que mon cœur aura une pulsation, on ne touchera pas un cheveu à votre tête. Quand des jours plus calmes luiront sur la Pologne et que l'orage sera conjuré, alors, mais alors seulement, je me rappellerai que la France est ma patrie et que j'y ai laissé des tombes aimées.

La comtesse m'enlaça de ses bras et continua de pleurer, la tête posée sur mon épaule. Mme de J... me regardait avec un sourire ineffable.

— Merci, Tony, murmura-t-elle, je savais bien que vous ne partiriez pas, *vous*.

Les enfants s'étaient emparés de mes mains qu'ils couvraient de baisers. Jamais plus pure jouissance n'avait fait battre mon cœur.

A mesure que l'insurrection s'étendait et faisait des progrès, la cruauté des Russes inventait de nouveaux genres de vexations et de supplices. Nous vivions en de continuelles alarmes, et la situation devenait intolérable. Presque toutes les familles nobles des environs étaient parties pour l'étranger, et la comtesse aurait suivi leur exemple si nous n'eussions été si éloignés de toute communication avec la

voie ferrée. Le comte se trouvait alors à Dresde, où il pressait sa femme de venir le rejoindre ; mais nous étions à quarante verstes de la gare la plus proche, et s'y rendre sans escorte, c'était s'exposer, à tomber entre les mains des Russes, qui avaient rangé l'expatriation dans la catégorie des crimes de haute trahison. D'ailleurs, de quoi eussions-nous formé cette escorte ? Les paysans, soudoyés par les *reskolnicks* (vieux croyants), auraient refusé de marcher, les domestiques nous auraient trahis. J'avais beau me creuser la tête, je ne voyais nul moyen de sortir de cette cruelle perplexité, et de jour en jour, le danger devenait plus pressant. La Providence eut pitié de nous et disposa les événements de la manière la plus favorable.

Tous les soirs, en quittant ces dames, j'allais à la bibliothèque pour y vérifier les registres de l'intendant et des économes. En l'absence du comte, ces occupations me revenaient comme de droit. Une nuit que cette besogne m'avait retenue fort tard, j'entends frapper à la porte. Il était minuit et demi. J'allais ouvrir, fort intriguée de savoir qui cela pouvait être, car jamais à une heure aussi avancée de la nuit un domestique ne se fût hasardé dans cette partie de l'antique manoir, qui passait pour être hantée. Grande fut ma surprise en voyant entrer la comtesse dans un état d'agitation extrême.

— Oh ! Tony, dit-elle en se laissant tomber sur une ottomane, je suis dans la plus horrible anxiété. Je reçois à l'instant, avec prière de la faire parvenir immédiatement, une dépêche pour le général Boncza, l'ami de mon mari. Il campe avec son escadron à Gory, sur les terres du comte Dunbinski, et il ne sait pas que huit cents Russes, cachés aux environs, doivent aller le surprendre. Cette dépêche l'en avise, car le malheureux n'a avec lui que trois cents hommes, et ils seront tous tués s'il n'est prévenu à temps. Qui sait, peut-être est-il déjà trop tard. Vous, Tony, qui ne perdez pas la tête, conseillez-moi, dites-moi, que faut-il faire ?

— Mais le porteur de cette dépêche ne saurait-il poursuivre jusqu'à Gory ?

— Impossible, il vient de faire sans démonter une course de sept lieues ; son cheval est tombé mort à l'entrée du village, et le pauvre garçon a failli tomber lui-même de fatigue et d'épuisement.

Madame, repris-je après un instant de réflexion, je vais aller trouver l'intendant, et à nous deux nous trouverons bien certainement quelqu'un à qui nous puissions confier cette périlleuse mission.

— L'espérez-vous réellement, Tony ?

— Je fais plus que l'espérer, contessina, j'en suis certaine.

— Ah ! quel poids vous m'enlevez du cœur. Allez donc, chère enfant, je vous attendrai et ne me coucheraï que lorsque je connaîtrai le résultat de vos démarches.

Lorsque la comtesse m'eut quittée, un violent combat s'éleva en moi. J'avais assez étudié nos paysans et les domestiques pour savoir qu'on ne pourrait se fier à aucun d'eux. L'intendant lui-même n'offrait aucune garantie suffisante ; d'ailleurs, il était père de famille. D'un autre côté, la vie de trois cents hommes était attachée à cette dépêche. Ma résolution fut bientôt prise. L'heure était venue de payer ma dette de reconnaissance à cette Pologne qui m'était devenue chère en raison de ses souffrances et de son malheur. J'écrivis quelques mots à la comtesse, puis, allant réveiller ma femme de chambre :

— Marina, lui dis-je, dans une demi-heure et pas avant tu iras porter ce mot à la comtesse, et si demain à son lever je ne suis pas de retour, tu lui remettras une lettre que tu trouveras sur mon bureau.

— Sainte Vierge de Czenstochowa, s'écria la brave fille ; mais vous n'allez pas partir ?

— A l'instant même.

— Mais alors, je vais éveiller tout le monde. Je ne veux pas que vous partiez, moi !

— Vous allez rester bien tranquille, lui dis-je d'un ton qui n'admettait pas de réplique, et dans une demi-heure, vous ferez ce que je vous ai dit de faire.

Sur ce, je sortis, laissant Marina tout à ces lamentations. Après avoir revêtu un costume d'homme et passé un pistolet à ma ceinture, j'allai chercher moi-même le meilleur cheval de l'écurie.

Le chemin que je devais prendre me forçait à passer devant la façade du château. La comtesse m'attendait : il y avait de la lumière dans sa chambre. Bonne et douce femme, au cœur d'enfant ! Deux fois je vis sa silhouette se projeter sur les rideaux de damas et deux fois je sentis mon cœur faiblir. Cela dura une minute, mais cette minute eut la durée d'un siècle, car

ce fut une horrible et douloureuse agonie. À gauche s'élevait le vieux château qui renfermait dans ses murs ces deux jeunes femmes qui m'étaient si chères et ces enfants que j'avais vus naître et qui m'aimaient tendrement ; à droite s'étendait la route qui me mènerait peut-être en Sibérie ou à la mort. Mon cœur se gonfla, et si alors j'eus un instant d'hésitation, Dieu me l'aura pardonné. A vingt-quatre ans on ne marche pas au trépas sans jeter au moins un regard en arrière.

J'arrêtai un instant mon cheval, mais ma pensée se reporta aussitôt vers les malheureux dont je tenais la vie entre mes mains. Je donnai un violent coup d'éperon à Kirdjali, qui bondit de douleur et s'élança.

— Adieu ! criai-je dans un sanglot terrible.

Et je me laissai aller, brisée par ces émotions, à une course furibonde que je n'essayais pas même de ralentir. Par intervalles, j'étais forcée de me coucher sur la crinière du cheval pour reprendre haleine. Peu à peu, l'air froid de la nuit, le calme et le silence qui m'entouraient, et bien plus que tout cela, le sentiment du devoir accompli me pénétrèrent de leur douce influence. La paix rentra peu à peu dans mon cœur si douloureusement ébranlé.

Après trois quarts d'heure environ de cette course insensée, je m'engageai dans une petite forêt de sapins. J'y chevauchais depuis dix minutes environ, lorsque j'arrêtai subitement Kirdjali. Sur la lisière du bois, à environ cinquante pas de distance, je venais d'apercevoir un grand feu autour duquel s'agitaient des ombres d'hommes et de chevaux. C'était sans doute une patrouille russe ou polonaise, et dans les deux cas, ma position était critique : je n'avais de mot d'ordre que pour Boncza et pas de sauf-conduit. On me prendrait pour un espion et l'on me tuerait sans autre forme de procès. Que faire ? Retourner en arrière ? Ce serait une misérable lâcheté. Prendre un autre chemin ? Il n'y en avait pas. Avancer, c'était s'exposer à tomber entre leurs mains... C'était pourtant le seul parti qui me restait à prendre. D'ailleurs, j'avais pour moi Dieu et le bon droit, et puis Kirdjali, mon beau coursier des steppes, avait des jambes à défier un chamois.

La lune, qui jusqu'alors m'avait prêté sa douce lumière, se cacha derrière un épais nuage, comme pour me dérober à la vue de mes ennemis. Je mis mon cheval au pas, et me cou-

chant sur sa crinière, j'avancai ainsi d'une vingtaine de mètres sans que les cosaques (car c'étaient des cosaques) se fussent doutés de ma présence, le sable ayant amorti les pas de mon cheval. Tout à coup Kirdjali releva vivement la tête, il huma l'air à pleins naseaux et ce que je craignais arriva. Il reconnut des compagnons des steppes et poussa un hennissement prolongé, auquel répondit un formidable hurlement des enfants du Don, qui furent sur pied en un instant. Je fis un signe de croix, et enfonçant les éperons dans les flancs de mon coursier jusqu'à en faire jaillir le sang, je passai comme un trait devant les cosaques ébahis.

— Stov ! (Arrête !) crièrent-ils tous d'une voix.

Je ne répondis à cette injonction qu'en éperonnant plus vivement mon cheval.

Ils eurent recours alors à un argument plus énergique. Deux éclairs rayèrent l'espace : une balle siffla à mon oreille et coupa une boucle de mes cheveux à la hauteur de la tempe droite, et l'autre alla se perdre dans les branches d'un arbre à dix pas devant moi. Lorsque je fus hors d'atteinte, j'arrêtai mon cheval pour le laisser souffler ; cinq minutes encore de cette course furibonde et la pauvre bête serait tombée foudroyée.

Lorsque je rejoignis la colonne du général Boncza il était 3 heures du matin.

— Qui vive ! cria la sentinelle.

— Ordre militaire, répondis-je.

— Le mot d'ordre ?

— *Polska ! Wolnosc !* (Pologne et liberté.)

Je fus reçue par M. Tranut, l'un des aides de camp du général. Lorsque je lui eus remis la dépêche dont j'étais porteur, il s'éloigna pour la communiquer à son chef. A peine m'eut-il quittée, qu'une vive décharge, accompagnée de sauvage cri de guerre des Russes, se fit entendre. Malgré la vertigineuse rapidité de ma course, j'arrivais trop tard, les ennemis cernaient le camp. Une minute suffit au général pour se mettre en selle et se jeter à la tête de sa colonne.

— Premier peloton, en avant ! commanda-t-il d'une voix retentissante.

Pas un homme ne bougea.

— Deuxième peloton, en avant !

Même immobilité de la part des soldats qui, brisés de lassitude épuisés de faim et ne s'attendant pas à cette attaque, restaient comme paralysés.

Pour moi, le premier instant avait été terrible et ceux qui se vantent de ne pas avoir eu peur à un premier engagement se trompent ou mentent. Je restai deux à trois minutes à comprimer les battements désordonnés de mon cœur. Kirdjali fit alors diversion à ma peur en manifestant la sienne par des bonds et des hennissements qui prouvaient du reste que, pour lui aussi, c'était le baptême du feu. En voyant la défection de ses soldats, le général Boncza, emporté par un mouvement désespéré, s'était jeté dans les rangs ennemis suivi seulement de quelques dragons sous les ordres du comte Kicki.

J'avais suivi machinalement toutes ces évolutions du regard. Tout à coup je vis le malheureux général chanceler sur son cheval et j'entendis les Russes pousser un infernal hurra de triomphe. Oh ! je n'eus plus peur alors, je pensais à mon père et tout ce qu'il y avait de plus français en moi se réveilla. Je saisis un sabre sur une briczka, et me tournant vers les soldats encore indécis et hésitants :

— Lâches ! leur criai-je, si vous avez pu laisser massacrer votre chef, ne permettez pas au moins que son cadavre témoigne de votre honte en tombant entre les mains de vos ennemis. Venez donc le délivrer ou laver dans votre sang la tache que vous venez d'imprimer au vieil honneur polonais !

En disant ces mots, je recommandai mon âme à Dieu, dans un regard vers le ciel, et je me jetai impétueusement dans la mêlée, suivie par tous les soldats que mon appel avait fait sortir de leur torpeur. Le sifflement des balles, l'odeur de la poudre, les cris des blessés et des mourants et, plus que tout cela, les clameurs des Russes, m'avaient jetée dans une terrible surexcitation nerveuse, une sorte de douloureuse colère. Chaque fois que je me levais sur mes étriers et que je laissais retomber mon bras, un homme allait mordre la poussière. Je ne cessai de frapper que lorsque je vis les Polonais chasser devant eux les Russes complètement vaincus. Je sortis alors comme d'un pénible cauchemar, et j'eus un mouvement d'inexprimable horreur en considérant les cadavres d'hommes et de chevaux nageant dans leur sang, et je jetai avec dégoût mon sabre fumant. Au même instant, un officier d'ordonnance arriva sur moi bride abattue :

— Monsieur, me dit-il, le général demande à vous voir.

— Votre général ! Mais je l'ai vu tomber dans la mêlée. Il n'est donc pas mort ?

— Pas encore ; mais les blessures sont mortelles et il n'y a aucun espoir de le sauver.

Je suivis l'officier dans une tente où le général était couché sur un lit de camp. Son visage était littéralement haché de coups de sabre, une balle avait traversé sa poitrine et un chirurgien, penché sur lui, cherchait à arrêter le sang qui s'échappait en flots noirs de cette plaie béante. Je me découvris et m'inclinai profondément devant ce héros martyr.

— Monsieur, me dit-il d'une voix si faible que je dus me baisser pour l'entendre, je ne vous connais pas et ne me rappelle pas vous avoir jamais vu ; mais, qui que vous soyez, que Dieu vous bénisse pour ce que vous venez de faire ! A mes soldats vous avez épargné le déshonneur, à moi une douleur suprême qui eût empoisonné mes derniers moments.

Ici un flot de sang faillit étouffer le pauvre blessé. Lorsqu'il fut plus calme, il reprit :

— D'où êtes-vous et comment vous nommez-vous ?

— Je suis Français et me nomme Michaël, répondis-je en rougissant.

Ici le général détacha de son doigt la bague du commandement au cachet sinistre(3).

— Prenez-la, me dit-il, et jurez-moi de ne pas quitter mes soldats avant qu'un autre chef, nommé par le Comité, soit venu se mettre à leur tête. C'est le dernier vœu d'un mourant. Mon enfant, vous ne refuserez pas.

— Non. Je vous le promets, mon général, à une condition : c'est que vos soldats serviront d'escorte à la comtesse L..., qui se rend en exil.

— Quoi ! la femme d'Arthur ?

— Elle-même, général, et c'est pour demander votre protection pour elle que j'ai accepté la mission qui m'amène ici.

— Merci, mon enfant, merci pour elle et pour moi. Messieurs, ajouta-t-il en se tournant vers les officiers qui, muets et sombres, se tenaient dans le fond de la tente, vous obéirez

(3) Le manuscrit de Mlle Lix ne donne pas de détails sur ce cachet ; mais comme les chefs avaient toute latitude pour l'organisation, tant en ce qui concerne l'habillement des soldats que l'administration en général, il est à supposer que cet objet avait un caractère tout personnel.

à ce jeune homme. C'est mon dernier ordre, c'est ma dernière prière, et tant qu'il combattra à la tête de la colonne, lui, un étranger, vous n'oublierez plus, je l'espère, que la cause pour laquelle vous combattez est une cause sacrée. la plus sainte des causes, celle de la religion et de la patrie.

Les officiers baissèrent la tête sous ce reproche, le seul que leur adressât ce héros qu'ils avaient lâchement laissé assommer. Après une nouvelle faiblesse qui s'était emparée de lui, Boncza me fit signe de m'approcher. Je me penchai vers lui.

— Si la mort vous épargne, allez dire à ma pauvre mère comment je suis mort. Consolez-la, remplacez-moi auprès d'elle, car elle n'avait que moi au monde.

Ici, une larme vint obscurcir le regard du pauvre mourant, qui détourna les yeux pour cacher cette émotion à ses officiers. Le chirurgien achevait de panser les blessures, mais il secoua tristement la tête en se relevant, Boncza s'en aperçut.

— Mon pauvre ami, lui dit-il, tu t'es donné beaucoup de mal pour ne rien faire. Merci !

Je pris alors mon courage à deux mains :

— Général ! m'écriai-je, lorsque le médecin du corps n'a plus rien à faire et que la science a dit son dernier mot, un bon chrétien a recours à un autre médecin.

— Vous avez raison, mon enfant, et je n'ai pas de temps à perdre, car la vie m'échappe.

Il fit un signe à son aide de camp, qui se détacha du groupe des officiers et sortit. Il revint quelques instants après, accompagné d'un jeune Capucin, l'aumônier du camp. Les officiers sortirent et j'allais en faire autant, lorsque, me ravisant :

— Général, un mot encore. Il me faut trois jours pour mettre ordre à mes affaires et m'occuper de mon équipement.

— Prenez-les, mon fils ; mais ne soyez pas plus longtemps éloigné, car vous ne me retrouverez plus ici.

— Pas ici, mais dans un monde meilleur, je l'espère. Adieu, général, je ne pourrai pas vous remplacer, mais je pourrai montrer à vos soldats comment on combat et comment on meurt lorsqu'on a Boncza pour chef.

— Merci, mon enfant. Que Dieu vous bénisse ! Adieu !

Je serrai avec une respectueuse émotion la main que me tendait le mourant, et, sortant de la tente, je remontai à cheval, munie d'un sauf-conduit. Je m'arrêtai à l'auberge du premier village que je dus traverser, et j'écrivis quelques mots à la comtesse, non pour lui dire ce qui s'était passé, mais pour la rassurer et lui annoncer une prochaine escorte. De là, je me rendis au couvent des Bernardines de Kielce, et je demandai une entrevue au P. Benvenuto, l'éloquent orateur qui avait languï pendant vingt ans dans les cachots de la Sibérie. C'était mon confesseur. Je lui racontai ce qui m'était arrivé, et lui dis mon intention d'accomplir le vœu du mourant.

— Mon enfant, me dit ce digne vieillard, ce que vous avez fait est beau et grand, mais si vous retourniez au camp et si vous y étiez seule à porter votre secret, ce secret vous écraserait de son poids.

— Mais alors, il faut donc y renoncer et manquer à ma parole ?

— Non, car Dieu, en permettant ce qui est arrivé, avait sur vous des desseins, Vous irez au camp, mais vous n'irez pas seule. Il y a un mois que j'ai demandé l'autorisation d'aller porter les secours du saint ministère à nos soldats ; cette permission, je l'ai eue hier, et je vous précéderai au camp.

Je remerciai avec effusion ce digne Père, et après m'être reposée pendant quelques heures je partis pour Breslau, où je m'équipai militairement.

Lorsque je revins au camp, le P. Benvenuto s'y trouvait déjà installé en qualité d'aumônier en chef. Le général est mort deux heures après mon départ du camp. Il avait été enterré à Gory, mais ses soldats ayant été prévenus que les Russes devaient le déterrer pour le mutiler, selon leur barbare et ignoble coutume, l'exhumèrent et le transportèrent à Koniec-Pol. Les Russes, furieux de trouver la fosse vide, pendirent le curé du village pour avoir permis qu'on dérobat un cadavre à leurs sacrilèges profanations. La mère du curé — elle avait soixante-quinze ans — fut traînée au pied du gibet, et, nouvelle Mère de Douleurs, elle dut assister au supplice de son fils unique. Lorsque tout fut fini, on voulut l'entourer, elle tomba morte.

Après mon retour au camp, je résolus de partir immédiatement avec un escadron pour protéger la fuite de la comtesse. Mais le général rus-

se, à la tête de la garnison de Kielce, ne cessait de nous poursuivre et de nous harceler, et ce n'est que quinze jours après mon départ du château qu'il me fut possible de réali-er ce projet. Depuis, mes soldats, qui me voyaient toujours les sourcils froncés pour mieux les tenir à distance, m'avaient surnommée *Michaël le Sombre*, et c'est de ce nom que je signais tous mes ordres. Lorsque nous fûmes parvenus à dérouter l'ennemi par des marches et des contremarches répétées, nous nous dirigeâmes sur Sycz où nous arrivâmes après une marche forcée de dix heures

Je fis solliciter une entrevue auprès de la comtesse pour Michaël le Sombre. Un valet de pied m'introduisit, sans me reconnaître, dans un salon éclairé par une lampe dont le globe très épais empêchait de rien distinguer d'une façon bien précise. Je me laissai tomber dans un fauteuil, comprimant d'une main crispée les battements de mon cœur. La comtesse ne tarda pas à paraître accompagnée de sa sœur, Mme de J... Après quelques paroles de bienvenue, ces dames me firent signe de m'asseoir, et comme je restais debout et silencieuse malgré cette invitation, les considérant toutes deux

avec des yeux pleins de larmes, elles me regardèrent plus attentivement. Un double cri s'échappa de leurs lèvres ; elles se précipitèrent dans mes bras.

Nous passâmes moitié en causeries, moitié en préparatifs de départ cette nuit de mon arrivée, et le lendemain, dès l'aube, l'équipage de la comtesse, escortée par une colonne volante, se dirigea vers l'exil.

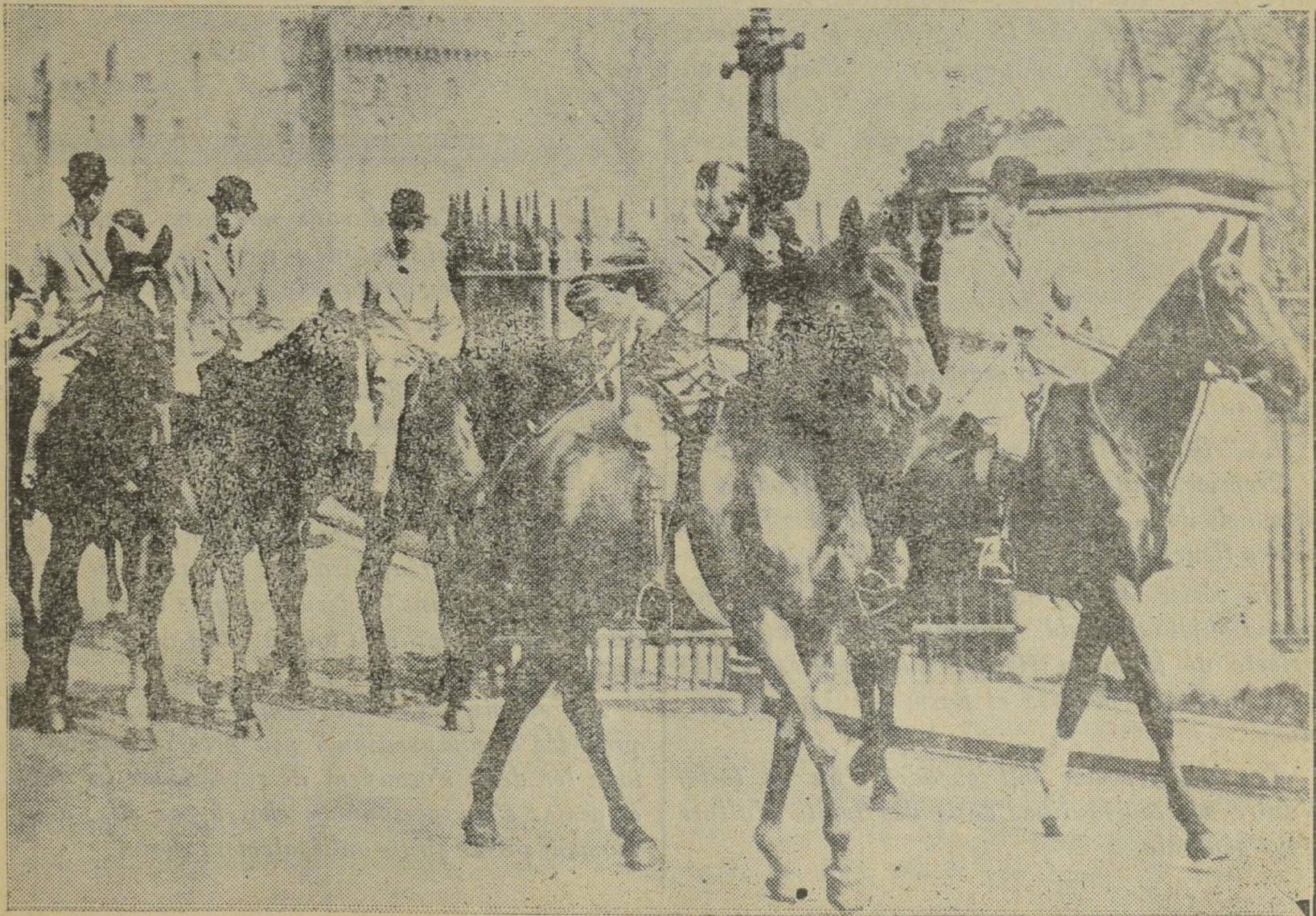
Je laissai mes soldats à environ un quart de lieue de Mysikon, et après avoir revêtu un vêtement civil, j'accompagnai ces dames à la gare où je m'occupai des passeports, des bagages, des billets, avec cette activité fiévreuse d'une personne qui cherche à oublier qu'elle a une terrible corvée à remplir. Lorsque le convoi fut signalé, je sortis avec ces dames sur le parapet, et quand le train fut arrivé, je choisis un compartiment spécial où je les fis monter avec les enfants.

— Adieu, Mesdames, dis-je en leur tendant la main. Vous voici, hors de danger et j'en remercie Dieu ; ne m'oubliez pas, n'est-ce pas ? Elles restèrent muettes de stupeur.

[Le Noël.]

(A suivre.)

L. ZEYS.



Le roi Georges V accompagné de ses quatre fils: le Prince de Galles, le duc d'York, le Prince Henry et le Prince Georges.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

*Victor Hugo et Théophile Gautier*

Chez Victor Hugo, l'imagination dans ses vastes replis mystérieux contenait un monde d'images grandioses où l'artiste a puisé toute une longue vie sans jamais laisser voir la fatigue.

Et dans le siècle de Lamartine, de Vigny, de Musset, Hugo tient la place du lion.

La poésie fut pour lui "une forme et la peinture des formes". Son vers tout plein de sensation, coloré et sonore fut lui-même une sensation.

Théophile Gautier qui vient en queue dans la théorie imposante des grands poètes romantiques, mais dont "l'importance est grande dans la littérature française", moins brillant artiste que Hugo, beaucoup moins fécond surtout, et souvent presque classique, par son abandon du lyrisme subjectif, fut lui aussi un peintre, et rendit dans ses vers des sensations de peintre.

Gautier, cependant, n'a pas l'imagination créatrice et magnifique de Victor Hugo — ce qui fait qu'il préfère, a-t-il dit, "la statue à la femme et le marbre à la chair". — Toutefois, il est intéressant de comparer la manière de ces deux artistes brossant un paysage et d'étudier en regard, par exemple, le "Semeur" de Hugo et "Le premier sourire du printemps" de Gautier. (Voir pages 344 et 330).

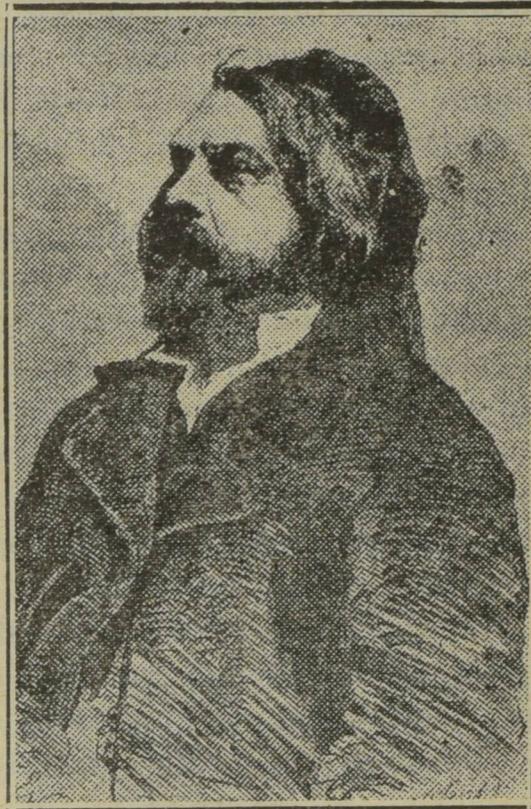
\* \* \*

Le "Semeur" est un court poème qui est un grand poème ; le "Premier sourire du printemps" respire toute la grâce mutine d'un sourire d'enfant.

Le "Semeur" est une nature d'automne ; le "Premier sourire du printemps" reproduit le spectacle de la naissance des boutons, des feuilles et des fleurs.

En vérité, Hugo n'a peint qu'une toile, un grand sujet admirablement composé ; Gautier en orfèvre de talent a signolé huit petites scènes gracieusement pensées et harmonieusement rendues.

Les deux poètes ont encadré l'un sa toile, l'autre ses tableautins, dans des traits d'allure plus générale.



THÉOPHILE GAUTIER

Hugo met d'abord sous nos yeux l'ensemble des choses qu'il regarde ; c'est le crépuscule ; un reste de jour ; presque la nuit. Et son tableau se termine par un élargissement jusqu'aux étoiles du geste du semeur.

Le premier et le dernier quatrain du "Premier sourire" sont de même de ton plus large que leurs six compagnons. Dans les premiers vers de Gautier, toute l'humanité nous est représentée s'agitant derrière le personnage important de la pièce, celui qui réapparaît en premier rôle dans chaque scène ; dans les derniers vers, l'introduction du printemps agrandit tout à coup notre horizon poétique.

Au surplus, l'un et l'autre poètes, ont des procédés de composition à peu près identiques et tous les deux s'occupent de représenter les faits et gestes d'un personnage choisi par eux, à un moment précis qu'ils ont également choisi.

Mais ils diffèrent complètement par la qualité de leur inspiration. Et on l'aperçoit dès le début de leurs poèmes.

Hugo écrit :

“ C'est le moment crépusculaire

.....  
“ Ce reste de jour dont s'éclaire

“ La dernière heure du travail.

Le trait est précis et d'une concision classique. On voit et très bien mais rien de trop. Le moment qu'il s'est choisi pour la peinture de son sujet, Hugo le décrit avec sobriété. Même beauté riche et grave dans la dernière partie du poème :

“ L'ombre où se mêle une rumeur

“ Semble élargir jusqu'aux étoiles

“ Le geste auguste du semeur.

Le cadre du “ Semeur ” est plein d'images choisies, de concision harmonieuse ; il a toute la majesté qui convient à un grand poème.

Gautier fut beaucoup moins heureux. Il a dit :

“ Tandis qu'à leurs œuvres perverses

“ Les hommes courent haletants,

“ Mars qui rit, malgré les averses,

“ Prépare en secret le printemps.

Introduction au poème très large, sans doute, mais dont le premier vers abstrait et dont les deux derniers personnifient une abstraction : “ Mars qui rit ”. Et son dernier tableau sur quatre vers, en compte deux à peu près abstraits et assez ordinaires, du reste, et un troisième où une abstraction encore est personnifiée.

“ Puis lorsque sa besogne est faite,

“ Et que son règne va finir,

“ Au seuil d'avril tournant la tête

“ Il dit : “ Printemps, tu peux venir ! ”

Un homme tient la première place dans la peinture de Victor Hugo, et Gautier pour premier rôle personnifie le mois de mars. Différence notable, car malgré tout le mois de mars demeure un personnage artificiel. Et tandis que Hugo par l'enchantement d'une poésie riche avec sobriété grandit facilement jusqu'aux étoiles son semeur et transforme sa pièce de cinq quatrains, en un grand poème, Gautier amenuise plutôt ses petits tableaux, en nous montrant un mois de mars gentil et frais comme un jeune homme galant.

Hugo nous émeut. Cet homme qui sème dans les plaines où la nuit se fait plus épaisse à chaque moment remue notre âme. Sa figure s'enlève sur les sillons, elle prend un sens moral. Ce vieillard qui profite des dernières lueurs du jour est un avare du temps ; un grand laborieux et dont les haillons nous indiquent la pauvreté et nous expliquent la nécessité de son travail ardu.

Autre motif d'émotion : ce vieillard “ jette à poignées la moisson future aux sillons ” ; il est grand. Et à la fin “ dans l'ombre où se mêle une rumeur ” il ne nous étonne guère que “ sa haute silhouette noire ” qui “ domine les profonds labours ” paraisse au poète semer les étoiles d'or dans le ciel du bon Dieu. L'émotion d'ailleurs persiste le poème terminé et le semeur disparu ; l'intelligence réfléchit encore à son labeur auguste et fécond et l'âme troublée par la vision du poète, demeure sous le coup de l'émoi.

Gautier nous charme, il ne nous émeut pas. Ce tailleur aimable et si habile qui “ repasse des collerettes ” puis se transforme en orfèvre et “ cisèle des boutons d'or ” pour les petites pâquerettes ; ce “ perruquier furtif ” qui s'en va “ avec une houppette de cygne ” “ poudrer à frimas l'amandier ” nous semblent gracieux et même un peu précieux. Ce galant qui “ lace les boutons de rose dans leur corset de velours vert ”, maître de musique pour merles, fleuriste et jardinier, nous amuse et nous fait sourire.

Hugo regarde son paysage par le bout grossissant de la lunette ; Gautier par celui qui rapetisse les objets ; Hugo est grand, Gautier n'est que charmant et même avec mièvrerie.

\* \* \*

Du reste, chez Hugo le style comme je l'ai déjà marqué, est concis, plein ; les images sont simples dans leur grandeur et riches dans la sobriété. Rien de recherché mais rien de vulgaire. Tous les vers, sauf un peut-être — “ on sent à quel point il doit croire ” — présentent des objets concrets, des choses connues. Les mots sont du langage courant, c'est leur enchaînement, leur entrelacement qui leur donne un air de noblesse et le distinction. La rime riche sans exagération, le rythme calme et grave, tout contribue à la perfection de la pièce.

Gautier non moins que Hugo, peut-être plus même, trouve la rime de luxe. Et son vers est facile, coulant, plutôt que concis. Il porte plus

*de colifichets que celui de Hugo, il est plus recherché dans ses termes. Comme un jeune galant il est souple et porte les ornements de la coquetterie, de la coquetterie distinguée, savante, et sans surcharge.*

\* \* \*

*Enfin choisissez comme il vous plaira. Pour moi j'admire le "Semeur" dont la beauté simple et grande ouvre l'âme à de nobles pensées et je souris au "Premier sourire du printemps". Je ne reproche rien à Hugo ; son "Semeur" me semble tout voisin de la perfection. Mais je trouve que Gautier habille son Mars de façon peu virile ; qu'il me présente un Mars freluquet en vérité, et qui peut-être s'est achappé d'un salon déguisé en "Mars qui rit" pour accomplir de la besogne du printemps que ce qu'en admire l'artiste trop raffiné des villes.*

FERDINAND BÉLANGER

## Petit conte oriental

Jusqu'au début du XIXe siècle, époque à laquelle les sciences médicales ont réalisé de méthodiques et incessants progrès, les médecins servaient de point de mire aux railleurs, ainsi qu'en témoigne le conte suivant :

Un homme se sentant malade, alla trouver un sorcier :

— Toi qui sais tout, lui dit-il, ne pourrais-tu m'indiquer un bon médecin ?

Le sorcier lui donna une bague.

— Va à la ville, lui dit-il, mets cette bague à ton doigt, et quand tu seras devant la maison d'un médecin, tu verras tourbillonner à la porte les âmes de ceux qu'il aura expédiés dans l'autre monde ; fais-en ton profit.

Le malade, l'anneau à son doigt, courut à la ville.

— Hélas ! quelle nuée ! s'écria-t-il en arrivant devant la somptueuse maison du plus célèbre médecin de l'endroit.

Et il s'en fut ailleurs.

Il passa ainsi en revue les maisons de tous les médecins ; devant chacune d'elles il frémissait, tant le tourbillon d'âmes était compact, et il s'en allait à une autre demeure.

Au bout de la journée, à demi-mort de fatigue, il arriva devant le logis du dernier médecin de la ville ; c'était une demeure de pauvre apparence, mais la joie du malade fut grande, car il ne vit que deux âmes voletant devant la porte.

— Celui-ci n'en a tué que deux, se dit-il, c'est mon homme.

Il frappa. Le docteur vint lui-même ouvrir la porte ; il était tout jeune.

— Docteur, dit le malade, je viens de bien loin pour vous consulter ; je me sens très souffrant mais vous êtes habile, et j'ai grande confiance en vous.

— Vous êtes bien aimable, fit le docteur en se rengorgeant ; à la vérité, je ne suis pas encore très connu, j'en suis à mes débuts ; je n'ai encore soigné que deux malades...

## LE SEMEUR

C'est le moment crépusculaire,  
J'admire assis sous un portail,  
Ce reste de jour dont s'éclaire  
La dernière heure du travail.

Dans les terres, de nuit baignées,  
Je contemple ému, les haillons  
D'un vieillard qui jette à poignées  
La moisson future aux sillons.

Sa haute silhouette noire  
Domine les profonds labours.  
On sent à quel point il doit croire  
A la fuite utile des jours.

Il marche dans la plaine immense,  
Va, vient, lance la graine au loin,  
Rouvre la main et recommence ;  
Et je médite, obscur témoin,

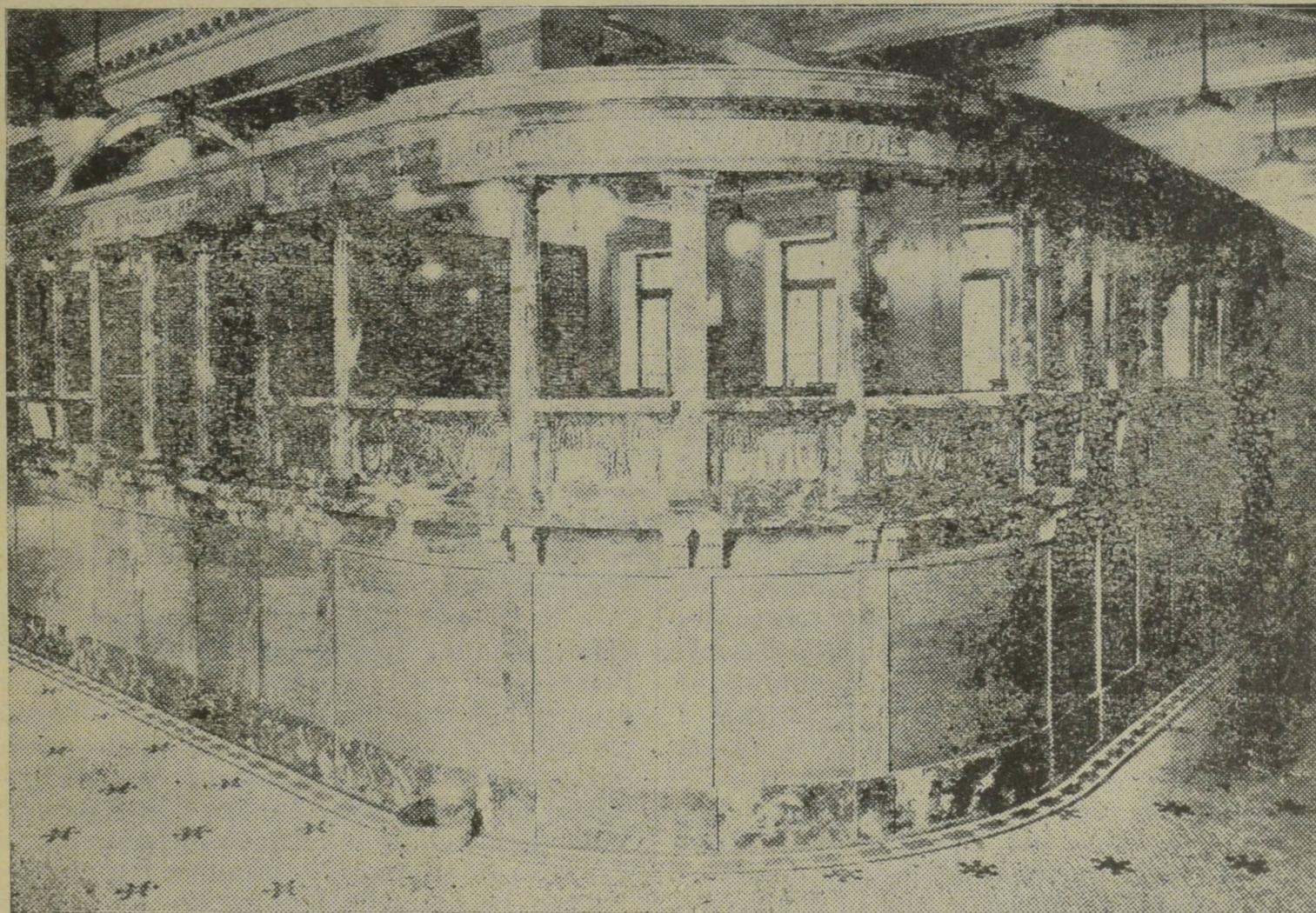
Pendant que, déployant ses voiles,  
L'ombre où se mêle une rumeur,  
Semble élargir jusqu'aux étoiles  
Le geste auguste du semeur.

VICTOR HUGO.

### LA PREMIÈRE ANNÉE DE L'APÔTRE

Un nouvel abonné de l'*Apôtre* désire avoir la collection complète. Comme la première année de notre revue est épuisée à nos bureaux, il serait disposé à payer \$3.00 pour ce premier volume. Prière à nos anciens abonnés qui ne tiennent pas à leur collection de nous avertir.

# EPHEMERIDES CANADIENNES



LES NOUVEAUX BUREAUX DE LA BANQUE NATIONALE, A QUÉBEC.

AVRIL 1923

1 — A sa résidence de la rue Ste-Ursule, à Québec, décède à l'âge de 69 ans, l'hon. John-C. Kaine, conseiller législatif et ministre sans portefeuille, dans le cabinet Taschereau.

— A Québec est aussi décédé à l'âge de 72 ans, l'hon. sénateur Joseph Godbout, représentant la division Lasalle. Feu M. Godbout, était frère de l'hon. juge Arthur Godbout.

3 — A Montréal, l'hon. M. Taschereau, premier-ministre de la Province, inaugure le laboratoire du radium, récemment fondé par le Gouvernement provincial et attaché à l'Université de Montréal.

4 — A Québec, a lieu l'inauguration et la bénédiction du nouvel immeuble de la Banque Nationale, rue St-Pierre.

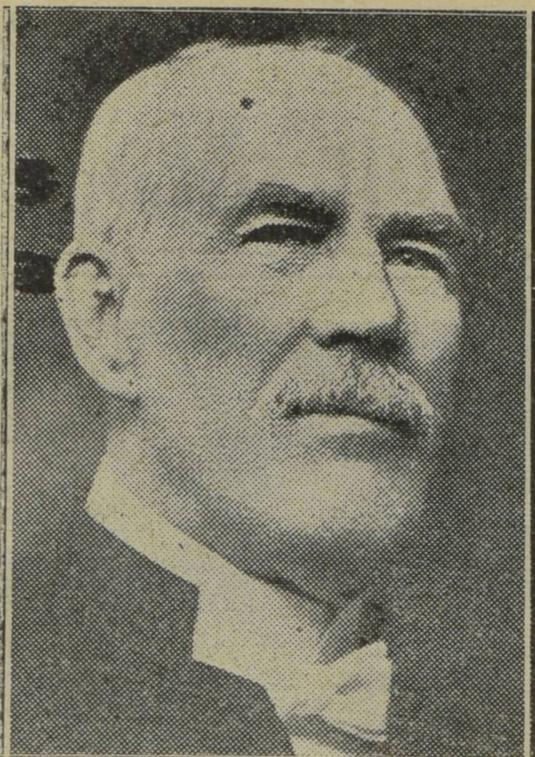
— La liste des inscriptions pour le concours du prix David, autorisé à la dernière session de la Législature provinciale, a été fermée le premier avril dernier. On apprend que quarante

huit ouvrages français et douze anglais ont été présentés.

— Sir Henry Thornton, président de la Commission administrative du Réseau National Canadien, vient d'établir sa résidence à Montréal, et il prend ses bureaux dans l'édifice légué au Réseau par le Grand Tronc, rue McGill.

— Dans une causerie faite à Toronto, devant les membres de la Conférence nationale d'Éducation, M. Tom Moore, président du Congrès des Métiers et du Travail au Canada, déclare que le français et l'anglais devraient être également enseignés aux enfants d'Ontario, comme à ceux de Québec, et en général aux enfants de tout le Canada.

— On annonce, de Frédéricton, N. B., l'entreprise, dès l'été prochain, d'une nouvelle voie ferrée, à traction électrique, et qui réduirait à 124 milles la distance entre St-Jean, N. B. et Québec, traversant une section de l'État du Maine et de notre province.



FEU L'HON. JOHN-C. KAINE

— M. James-H. Conlon, secrétaire de l'Association de Pêcheries canadiennes, vient de rentrer à Montréal, d'une tournée dans les Provinces Maritimes. Il rapporte que l'exode des habitants des provinces vers la république voisine est simplement effarant. Il estime à plus de 40,000 le nombre des fuyards en ces derniers temps.

6 — Dans le dessein de promouvoir une campagne intensive de colonisation, comme moyen de réagir contre le fléau de la désertion des campagnes, on annonce que le Gouvernement de la province de Québec, étudie, entre autres projets, celui d'acquérir, par échange ou achat, une étendue de 8,000 acres de terre, appartenant à la Eastern Hardwood, Co., de Eastman, au comté de Shefford, aux Cantons de l'Est. On ouvrirait aux colons cet excellent territoire, afin d'offrir, en ces parages, un dérivatif avantageux à l'attirance des villes.

7 — Dans une causerie faite devant le Club de Réforme, à Montréal, l'honorable M. Philippe Paradis, de Québec, conseiller législatif, reproche à la presse de se montrer trop souvent injuste pour la politique et les politiciens.

8 — Mgr Eug.-C. Laflamme, curé de Notre-Dame de Québec, annonce au prône de la messe paroissiale que S. S. le Pape Pie XI vient d'envoyer à Son Éminence le cardinal Bégin, par l'entremise du Révérendissime Cardinal Secrétaire d'État, la somme de 50,000 francs pour la reconstruction de la Basilique de Québec.

10 — M. l'abbé H. Simard, professeur de Physique au Séminaire de Québec, M. Paul Morin, poète, de Montréal, et M. Francis-J. Audet, des archives d'Ottawa, sont nommés membres de la Société Royale du Canada.

11 — L'hon. D.-D. MacKenzie, solliciteur général du Canada, depuis dix-neuf ans député fédéral de Cap-Breton, N.-E., vient d'être nommé juge en chef de la Cour Supérieure de la Nouvelle-Écosse.

— Les assureurs d'Ottawa sont informés que les compagnies d'assurance ont résolu d'élever, d'une moyenne de 35 à 50 p. c. les taux de l'assurance sur les églises et les institutions catholiques.

— Dans la cathédrale d'Ottawa, a lieu la remise solennelle du pallium à S. G. Mgr Émard, par S. Ex. le Délégué Apostolique, Mgr Pietro di Maria.

12 — Par un ordre en conseil, les ministres du Parlement de Québec remettent en liberté John-H. Roberts, condamné à un an d'emprisonnement par une loi spéciale passée à la dernière Législature. Roberts avait préalablement envoyé une requête au Lieutenant-Gouverneur, contenant des explications que le Cabinet provincial a jugées suffisantes.

— M. E.-M. Macdonald, député de Pictou, N. E., aux Communes d'Ottawa, prête serment comme ministre sans portefeuille dans le Gouvernement King, où il succède à M. D.-D. Mackenzie, devenu juge.

— A Ottawa, s'ouvre le congrès de "l'Association Canadienne-française d'Éducation de l'Ontario", sous la présidence de M. le sénateur Belcourt. Plus de cinq cents délégués y assistent. NN. SS. Béliveau, archevêque de Saint-Boniface, Prud'homme, évêque de Prince-Albert et Saskatoon, Rouleau, évêque-élu de Valleyfield, et l'hon. Rodolphe Lemieux, président des Communes, y prennent la parole.

13 — La nouvelle Banque des Fermiers de la province de Québec vient de voir son statut ratifié par le Sénat d'Ottawa, où il avait pour parrain l'honorable M. Thomas Chapais. Devant les Communes, c'est M. le député Geo. Parent, de Québec-Sud, qui en avait été le promoteur.

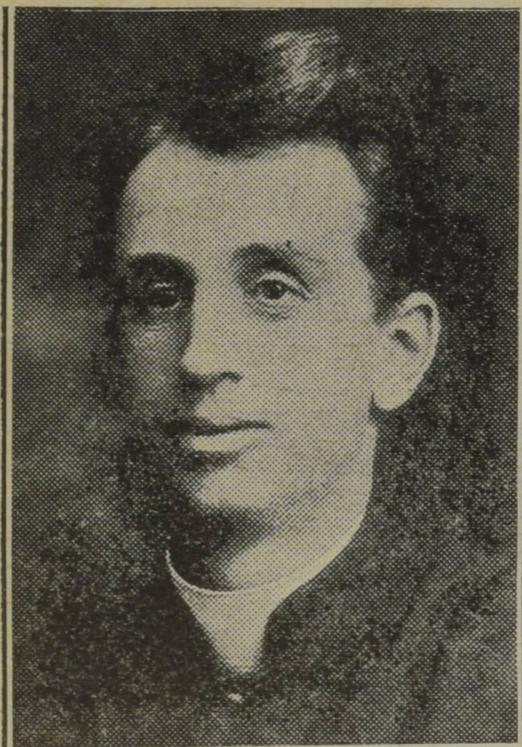
— M. le sénateur Belcourt est réélu président de "l'Association Canadienne-française d'Éducation de l'Ontario."

— L'Association des Auteurs Canadiens choisit l'hon. sénateur T. Chapais pour représenter à l'Académie Belge de langue française, la littérature canadienne-française.

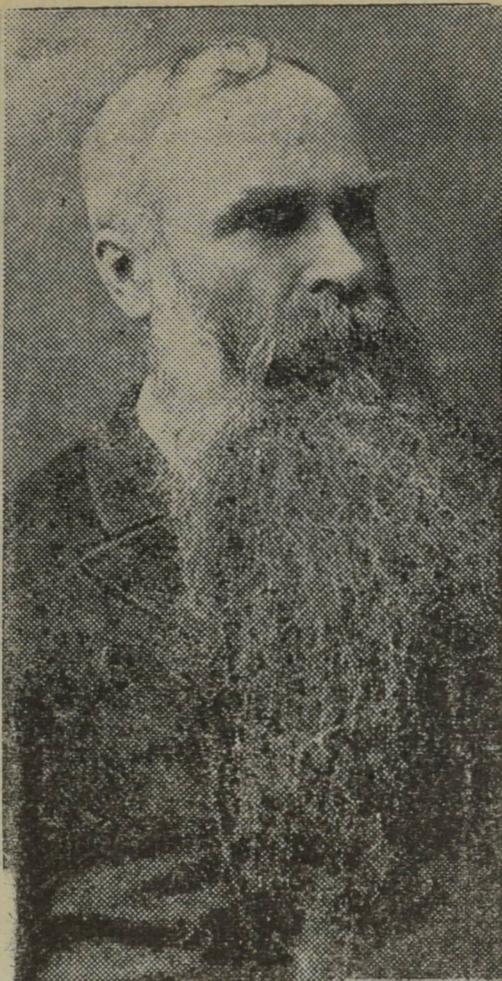
14 — On vient de commencer les travaux des semailles dans les plaines de l'Ouest canadien, deux semaines en retard sur les années ordinaires.

15 — A l'Hôtel-Dieu de Québec, à l'âge de 44 ans, après une maladie de trois jours à peine, décède M. l'abbé Philippe Mathieu, curé de Beaumont.

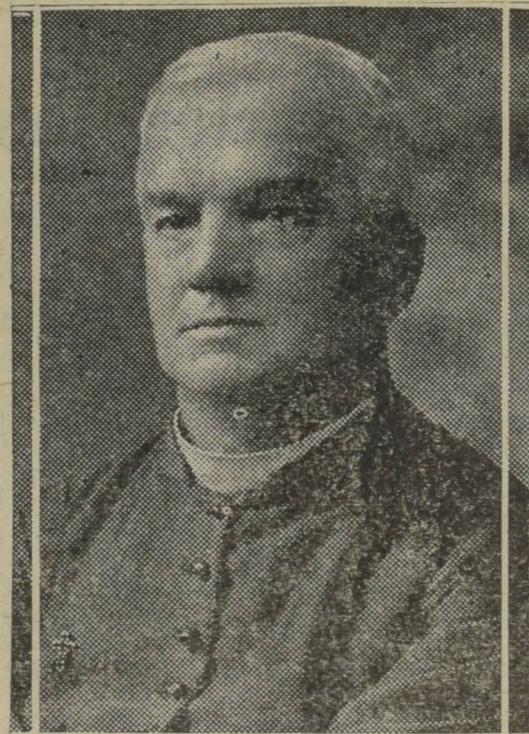
18 — Les nôtres continuent à émigrer aux États-Unis plus nombreux que jamais. A une séance du Parlement fédéral, M. Bird, député progressiste, a fait connaître que pour la seule ville de Winnipeg, 6,000 personnes étaient



FEU L'ABBÉ PHILIPPE MATHIEU



FEU SIR L.-O. TAILLON



FEU L'ABBÉ JOSEPH ROULEAU

parties pour l'autre côté de la frontière l'hiver dernier.

21 — Au Pensionnat St-Louis de Gonzague, Québec, décède M. l'abbé Joseph Rouleau, ancien curé de St-Alban, à l'âge de 68 ans et 7 mois. Le défunt était le frère de Mgr T.-G. Rouleau, principal de l'École Normale Laval, et de M. l'abbé Fortunat Rouleau, curé de St-Alban.

24 — On annonce de Winnipeg, que le transport du grain de l'Ouest à destination des ports de l'Angleterre, via celui de Vancouver, promet d'être, cette année, cinq fois plus considérable que celui de l'an passé.

25 — Sir L.-O. Taillon, ancien premier-ministre de la province de Québec, et ancien maître des Postes, à Montréal, décède subitement à la salle des Chevaliers de Colomb, de Montréal, pendant une conférence donnée par le R. Père P. Sanson. Le défunt était dans sa 84<sup>ème</sup> année.

— M. Arthur Trahan, député de Nicolet au Parlement fédéral, est nommé juge de la Cour Supérieure, à Montréal.

— Par un bail de 90 ans, au taux de \$80,100 par année, le gouvernement de Québec loue à M. Alex. Fasken, de Toronto, un groupe important des pouvoirs hydrauliques des Quinze, au Témiscamingue, d'une capacité approximative de 60,000 chevaux-vapeur.

26 — La Chambre des Communes du Canada approuve le nouveau traité franco-canadien, par une majorité de 109 voix.

— Dans la salle des promotions de l'Université a lieu la première séance publique de l'Union missionnaire du Clergé, section de Québec, sous la présidence de S. E. le Cardinal Bégin.

27.— Le ministre de l'Agriculture à Québec, l'hon. M. J.-E. Caron, affirme nettement que la loi actuelle de faillite est la grande cause de la présente crise agricole. Il déclare que le mal a atteint son point culminant: des agents sans scrupule allant jusqu'à conseiller aux cultivateurs de se mettre en faillite.

— Par un vote de 7 contre 6, le Conseil de a ville de Québec adopte le système de l'avance de l'heure, du 17 juin au premier septembre.

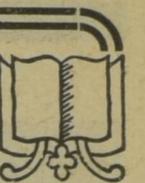
28 — On estime que la production de l'or, cette année, dans les mines du Nouvel-Ontario, atteindra un total de \$25,000,000, contre \$21,000,000 en 1922.

— La débacle est terminée sur le fleuve et le brise-glace "Lady-Grey" arrive à Montréal, marquant l'ouverture de la navigation en cette dernière ville.

30 — On célèbre aujourd'hui au Séminaire de Québec le troisième centenaire de la naissance du Vénérable Mgr de Laval. Une séance intime réunit le personnel du Grand et du Petit Séminaire dans la salle de l'Université où des élèves de ces deux institutions chantent la gloire du grand évêque et lui apportent les hommages des régions les plus reculées de ce qui fut autrefois son immense diocèse.



# Gauserie scientifique

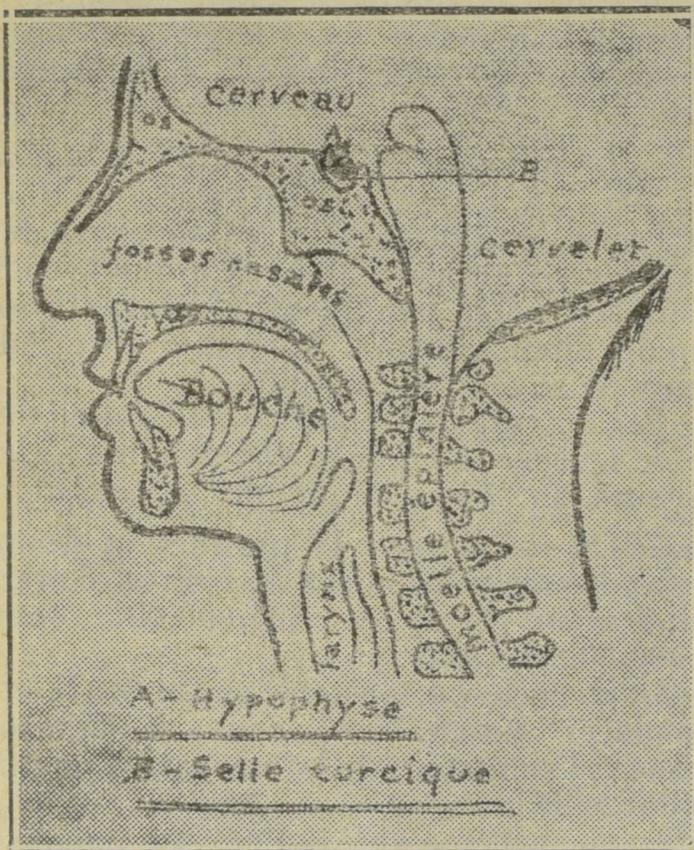


## La machine humaine

### L'HYPOPHYSE

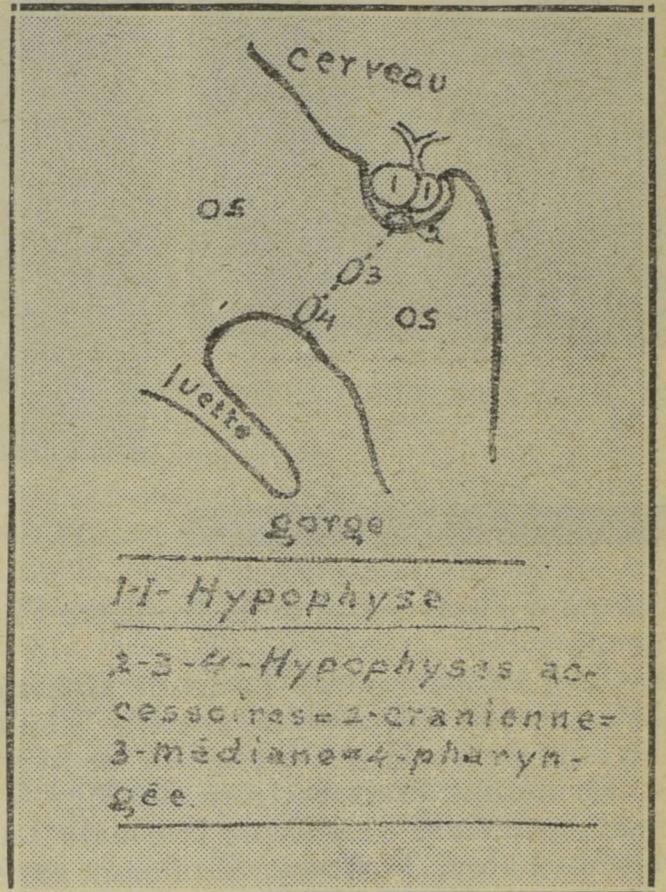
**L'**HYPOPHYSE est une toute petite glande, — elle ne dépasse guère en grosseur une fève un peu volumineuse, — et qui commence à faire beaucoup parler d'elle depuis quelques années. On l'appelait jadis glande pituitaire, et on la croyait chargée de recueillir la pituite, substance qui, comme on le sait, jouait un rôle de grande importance dans l'ancienne médecine, où les sécrétions de l'arrière gorge étaient souvent qualifiées de pituite.

Depuis longtemps on ne parle plus de pituite. Mais la pituitine, qui est un extrait d'hypophyse, est entrée dans la médecine pour y rester, car c'est un médicament puissant, et susceptible de rendre les plus grands services lorsqu'il est bien utilisé.



Donc l'hypophyse, ou corps pituitaire, est une petite masse glandulaire située sous le cerveau, à la base du crâne, du côté crânien de la paroi postérieure de la gorge. Elle est logée là dans une dépression que l'on appelle la selle turcique,

et au dessus de cet entrecroisement des nerfs optiques, connu sous le nom de chiasma. Elle est suspendue à une tige, la tige pituitaire, et formée de deux parties dont l'antérieure, plus volumineuse, est rougeâtre, et la postérieure d'un gris jaunâtre.



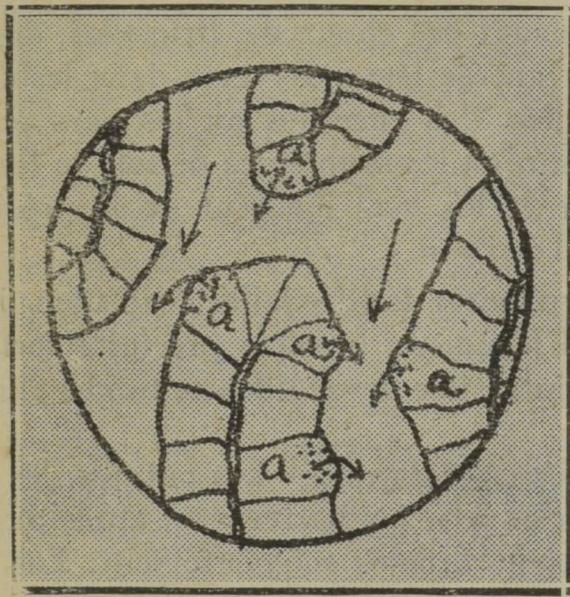
Comme la thyroïde dont nous avons parlé dans notre dernier article, elle est très fréquemment pourvue d'hypophysés surnuméraires, qui se conduisent comme les parathyroïdes, et suppléent l'organe enlevé.

Le tissu du lobe antérieur est plutôt glandulaire, et celui du lobe postérieur plutôt nerveux.

Naturellement, cet organe minuscule ne reçoit que des vaisseaux et des nerfs de petit calibre ; mais ses vaisseaux lymphatiques sont relativement volumineux et abondants.

L'hypophyse, par son lobe antérieur tout au moins, appartient au groupe des glandes à sécrétion interne, de celles qui versent le produit de leur sécrétion dans le torrent circulatoire, c'est-à-dire dans le sang.

La structure glandulaire de l'hypophyse ressemble beaucoup à celle des autres glandes à sécrétion interne, spécialement à la rate. Nous donnons ci-contre un dessin schématique propre à faire comprendre le mécanisme de cette sécrétion. Il représente les capillaires circulant à travers les cellules qui déversent leurs sécrétions dans le courant sanguin. Inutile de faire remarquer que les éléments sont considérablement grossis, car les capillaires sont des vaisseaux si petits qu'on ne peut les percevoir à l'œil nu.



Comme on le voit sur le dessin, le produit sécrété par les cellules représentées en A, s'accumule sur leurs parois extérieures qu'il fait bomber dans la lumière du vaisseau sanguin, il traverse ensuite cette paroi dans le sens des flèches, et se mêle au sang qui le dissémine dans tout l'organisme, où il produit ses effets physiologiques.

Cette sécrétion de l'hypophyse produit deux effets principaux : le premier sur la nutrition, par l'intermédiaire du système nerveux ; le second est une action destructive, servant à neutraliser et à rendre non nocifs les matériaux et les déchets de l'activité nerveuse.

La destruction du corps pituitaire provoque l'indifférence, la faiblesse musculaire ; les mouvements deviennent désordonnés et le malade ne peut plus garder l'équilibre. Ces premiers désordres sont bientôt suivis de secousses musculaires, puis de difficulté de la respiration. Le tout se termine par la mort plus ou moins rapide s'il n'existe pas d'hypophyses supplémentaires, ou si ces dernières ne se développent pas assez rapidement pour suppléer l'organe disparu.

Depuis quelques années on tire de l'hypophyse un médicament puissant : la pituitrine. On l'emploie contre les hémorrhagies, comme tonique du cœur pour neutraliser les poisons du sang. Il favorise aussi la croissance des os, active la nutrition générale et accroit la force musculaire en jouant à son égard le rôle de la bobine qui augmente l'étincelle des moteurs à explosion.

LE VIEUX DOCTEUR.

## Une parole bien comprise

Le roi Henri III, passant un jour à la croix du Trahoir, près de la rue de l'Arbre-Sec, aperçut un malfaiteur que l'on s'apprêtait à pendre.

A la vue du roi, le condamné se mit à crier :  
— Grâce, Sire ! Grâce !

Le roi ayant interrogé le greffier sur le crime qu'avait commis cet homme, ne parut pas disposé à écouter sa requête, mais remarquant l'absence du prêtre, il dit :

— Il faut lui accorder les secours de la religion ; qu'on ne le pendre pas avant qu'il ait dit son *In manus*, c'est tout ce que je puis faire pour lui.

L'*In manus* était la prière qu'on faisait réciter aux condamnés à mort.

Le criminel entendit les paroles du roi, et quand le prêtre qu'on était allé chercher s'approcha de lui et l'engagea à réciter la prière :

— Jamais ! s'écria-t-il ; je m'en garderai bien, après ce que le roi vient de dire. Vous n'avez donc pas compris ? Il a défendu de me pendre avant que j'aie récité *In manus*, et bien ! je ne le réciterai pas. Pas si bête !

Henri III n'était pas encore bien loin. On courut après lui pour lui conter l'affaire ; il ne put s'empêcher de rire.

— Il a raison, déclara-t-il ; ce qui est dit est dit, je n'en changerai rien.

Et il ordonna de mettre le condamné en liberté, sur la promesse formelle qu'il s'amendrait.

En présence du cercueil, le chrétien tombe à genoux et sanglote, mais il prie. Pareil au naufragé étreignant le mât de la barque en détresse, il embrasse éperdument la croix et il murmure la profonde parole du *Pater* : *Fiat voluntas tua*.

François COPPÉE.

# Science Ménagère

## Les légumes

*“ La frugalité et la sobriété sont le meilleur élixir de longue vie. ”*

Les légumes constituent une nourriture saine, rafraîchissante, économique. Au dire de certains hygiénistes, ils devraient être le fond de notre alimentation, et la viande tenir une place moindre. Or, l'expérience est là pour prouver que la santé se maintient meilleure par l'usage abondant et continu des légumes, tandis qu'elle s'altère assez vite par la consommation trop forte et trop régulière de la viande.

COMPOSITION DES LÉGUMES.— Les légumes contiennent des principes azotés destinés à la formation des tissus du corps humain ; des sels calcaires qui agissent comme un tonique sur l'organisme et des principes actifs dont l'action est très avantageuse aux fonctions vitales.

Les légumes secs : haricots, pois, lentilles, fèves sont les plus nourrissants ; à poids égal, leur pouvoir nutritif est même supérieur à celui de la viande. Les légumes frais sont plus pauvres en principes nutritifs, parce qu'ils contiennent beaucoup d'eau. Froissez et écrasez entre vos mains des légumes verts, vous constaterez de suite leur richesse en eau.

### PRÉPARATION DES LÉGUMES POUR LA CUISSON

LÉGUMES HERBACÉS.— On se plaint souvent en mangeant des légumes crus, secs, ou verts, qu'il y a du sable ; rien n'est aussi désagréable, en effet, parce qu'il gémit sous la dent, ce qui coupe net l'envie de manger.

Pour éviter ce désagrément, il faut, après avoir tranché d'un coup sec la racine des légumes, les débarrasser de leurs feuilles inutiles ou mauvaises, les plonger dans un grand bassin

d'eau, et les y laisser reposer, afin que le sable ou la terre se détachent et se précipitent au fond.

Si ce sont des choux de Bruxelles, des salades ou autres légumes verts dans les feuilles desquelles les chenilles ou les vers puissent se cacher, on les saupoudre de sel, on les laisse reposer et les vers meurent et se précipitent au fond de l'eau.

Il faut éviter de faire jaillir l'eau avec violence sur les légumes ; le sable précipité fortement dans l'interstice des feuilles ne tombe plus.

LÉGUMES RACINES.— Les patates, les carottes, les navets, les betteraves, après avoir été lavés, sont brossés soigneusement. Les carottes, les salsifis, les asperges se ratissent ou se raclent dans le sens de la racine. Les pommes de terre, les raves, les navets et les panais se pèlent ; les betteraves ne s'épluchent qu'après la cuisson en ayant soin de ne pas écorcher la peau.

Le panache des feuilles de céleri est enlevé ainsi que la partie dure de la racine.

Les salsifis, une fois lavés, sont mis à l'eau froide vinaigrée pour les empêcher de jaunir.

Les légumes sont coupés, divisés ou tranchés suivant l'usage qu'on en veut faire ; par exemple, les carottes pour le pot au feu se coupent dans le sens de la longueur ; pour garnitures elle se tranchent en rondelles, ou en dés.

On doit laisser les légumes dans l'eau froide jusqu'au moment de la cuisson, sans toutefois les laisser tremper trop longtemps.

[*La Cuisine à l'Ecole primaire.*]

De la croix découle un parfum céleste qui adoucit toutes nos peines et nous fait marcher avec un saint transport.— BOSSUET.

# Coin de l'Ouvrier

## Le syndicat

NE DOIT PAS SORTIR DE SON RÔLE

L'ORGANISATION ouvrière, il peut être bon de se le répéter de temps à autre, est une affaire raisonnée, ordonnée de telle sorte que chaque groupement possède son rayon propre d'activités qu'il ne doit pas dépasser sans risquer de provoquer des conflits qui nuisent inévitablement.

Bien ordonnée, l'organisation ouvrière doit être, dans sa propre sphère, l'image de l'organisation civile, fruit de siècles d'études, de modifications et de remaniements de toutes sortes. Chez nous la cellule de l'organisation civile, la cellule que nous devons protéger de toutes nos forces, c'est la famille. La famille a des intérêts qu'elle ne peut protéger et défendre dans sa seule sphère d'activités ; c'est pourquoi nous avons la paroisse, ensuite le comté, la province, la confédération.

\* \* \*

Dans le monde du travail il en est de même. La famille ouvrière c'est le syndicat, groupe réunissant les ouvriers ou ouvrières du même métier dont les intérêts professionnels sont communs. Cette famille syndicale elle aussi doit être nombreuse et forte ; il faut la protéger contre les attaques et faire qu'elle devienne de plus en plus vigoureuse. Elle est la base de l'organisation ouvrière.

Dans le syndicat professionnel, on ne peut étudier que des questions touchant directement aux intérêts professionnels des membres. Chaque fois que l'on s'écarte de cette règle, on risque de sortir de sa sphère, de s'attirer des critiques inutiles, de provoquer des divisions de famille, et de nuire ainsi quelquefois irrémédiablement aux seuls intérêts qui importent : les intérêts professionnels.

Les différentes familles syndicales ont cependant des intérêts régionaux communs ; il leur faut promouvoir des mesures locales ou défendre certains projets qui nuiraient à leurs bien commun. C'est pour cela que l'on a fondé des Conseils centraux qui sont chargés de porter secours aux syndicats comme la municipalité doit porter secours aux familles qui la composent. Le Conseil central doit voir aux intérêts interprofessionnels régionaux. Les Conseils centraux, s'ils ont un rayon d'activités plus étendu, doivent cependant s'attacher à maintenir leurs délibérations dans les limites des véritables intérêts ouvriers. C'est d'ailleurs pour répondre à ce besoin qu'ils ont inscrit dans leurs règlements un article leur défendant notamment de se mêler de partisanerie politique.

\* \* \*

Les familles syndicales du même métier ont des intérêts professionnels communs à défendre. Ne pouvant atteindre leur but dans le syndicat qui s'attache aux intérêts immédiats du groupe, pas plus que dans le Conseil central qui s'occupe de choses régionales seulement et interprofessionnelles, elles s'unissent alors en fédération de métier. Cette dernière association ne connaît plus de limites si ce ne sont celles du pays ; son action doit s'exercer dans l'intérêt général de la profession, ou devant les patrons du métier réunis eux aussi en association ou individuellement selon le cas : ou devant les parlements provinciaux ou fédéral. Elle s'attachera à l'étude des problèmes du métier tant au point de vue des contrats collectifs à signer que des mesures législatives à faire adopter, mesures qui touchent au métier.

\* \* \*

Comme les syndicats, les fédérations ont aussi des intérêts généraux communs à surveiller, intérêts qui ne peuvent être discutés, étudiés et présentés par les fédérations, prises isolément. C'est pourquoi est née une nouvelle agglomération qui ne s'occupe elle, que des questions géné-

rales intéressant tous les ouvriers et qu'on appelle la Confédération. Elle est de tous les groupes, mais ne fait partie d'aucun en particulier ; son rôle consiste surtout à promouvoir la législation ouvrière soit provinciale soit fédérale.

\* \* \*

Ces groupes sont reliés entre eux par des délégués. Le syndicat a son délégué au Conseil central, où il peut provoquer l'étude des questions régionales qui l'intéressent, mais qui ne sont pas du domaine des décisions syndicales ; chaque syndicat est représenté à la fédération, chaque fédération fait partie de la confédération, de sorte que la famille syndicale est partout représentée, que ses intérêts sont partout surveillés, chacun à leur place.

Les questions d'intérêt régional doivent ne pas émaner directement du syndicat ; elles doivent atteindre leur fin par l'intermédiaire de l'organisme créé pour cela, le Conseil central, ainsi de suite pour les autres questions et les autres groupements. C'est à cette seule condition qu'il peut y avoir harmonie, discipline, véritable concours des énergies dans l'intérêt commun.

Un groupe qui sort de son rôle, c'est une roue qui sort de son engrenage, il n'aide pas au fonctionnement du mécanisme, il le paralyse. Il est important de ne jamais l'oublier.

(*Le Travailleur*)

Thomas POULIN.

## Salaire viable

Il se livre actuellement aux États-Unis une intéressante discussion autour de la question du salaire viable et, *America*, la revue catholique publiée par les RR. PP. Jésuites, y prend activement part. Dans son dernier numéro elle publie une correspondance qui ne manque pas d'intérêt.

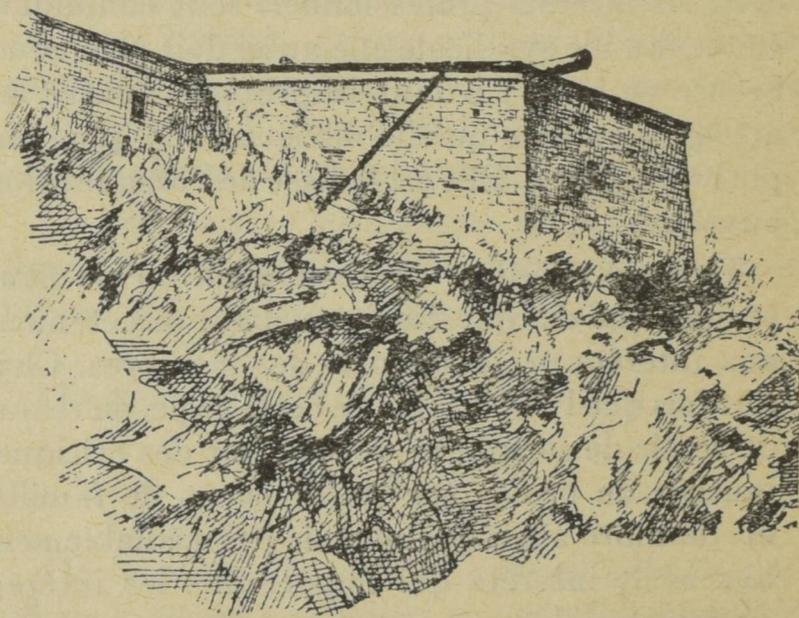
Le salaire viable qui, dit ce correspondant, est le pivot du malaise industriel, n'est pas une simple expression, il fait de plus en plus partie de la politique des corporations conscientes de leurs responsabilités, dont les administrations ont compris le gaspillage énorme qu'impliquent les grèves et compris aussi qu'une corporation ayant un personnel satisfait augmente sa production et ses dividendes.

Il s'attaque ensuite au courant actuel de philanthropie qui remplace en trop de cas la justice, et croit qu'il contient le germe de la révolution sociale et industrielle. Ce courant se montre, dit-il, sous le titre de "Fondations" de tous genres. Ces "Fondations" sont établies au moyen de grosses souscriptions de millionnaires devenus riches dans l'industrie ou le commerce ; ces institutions philanthropiques, dit ce correspondant, sont montées par des donations de capitalistes et des rois de l'argent, richesses qui auraient dû reconnaître la priorité du salaire viable pour ses employés.

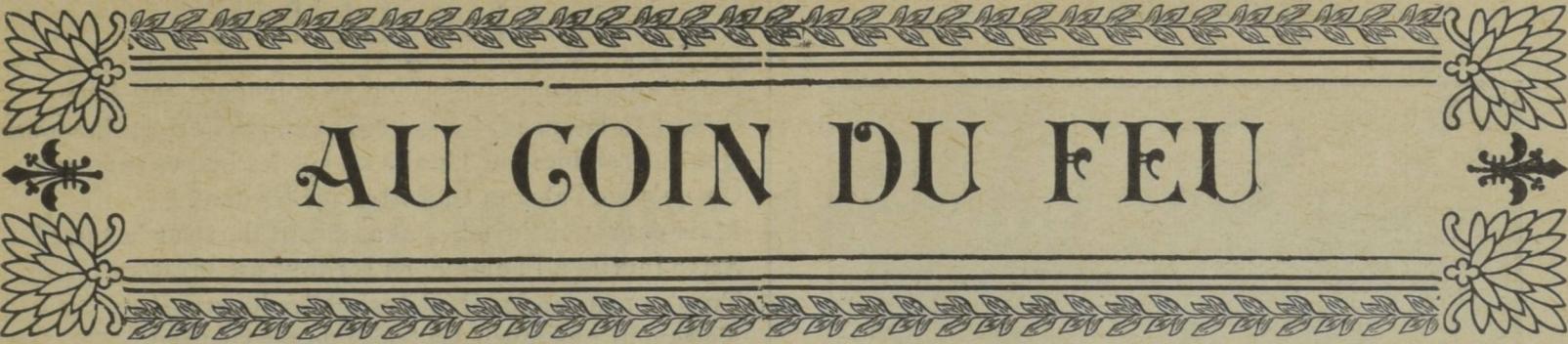
C'est-à-dire qu'un grand nombre de millionnaires croient avoir rempli leur devoir social quand ils ont créé une institution philanthropique destinée à venir au secours de leurs employés non suffisamment payés. C'est dans ce courant établi chez nos voisins qu'il croit trouver un germe de révolution, parce que le travailleur en arrivera peut-être un jour où, pour vivre et faire vivre sa famille, il lui faudra être un client d'une fondation quelconque.

Il importe, dit-il, de nous mettre avec diligence à l'étude de l'Encyclique *Rerum Novarum* parce que la question du salaire viable ne sera pas réglée tant qu'elle ne l'aura pas été dans le sens de la justice. Le public, dans son rôle de consommateur, commence, ajoute-t-il, à comprendre qu'en la matière il a certaines responsabilités.

La question du salaire viable en est une qui fera encore couler beaucoup d'encre avant d'être vidée. Plus le nombre des "Fondations" augmente et plus ces institutions apportent de soulagement, plus son importance grandit.



LE VIEUX QUÉBEC: Batterie de l'Hôtel-Dieu, No 2.



# AU GOIN DU FEU

## POUR S'AMUSER

*La Direction de l'Apôtre donnera deux prix de une piastre chacun à ceux qui enverront toutes les solutions justes des jeux d'esprits de chaque mois. Les prix seront tirés au sort et nous publierons les noms des heureux gagnants. Les réponses devront être mises sur une feuille spéciale et adressées, dans les quinze jours qui suivent la publication de chaque livraison, à M. le Directeur de l'Apôtre, 103, rue Sainte-Anne, Québec, Canada.*

### RÉPONSES aux JEUX D'ESPRIT D'AVRIL

#### MÉTAGRAMME

Faine — Maine — Taine — Haine — Naine  
— Laine — Gaïne.

#### MOTS CARRÉS

JEAN  
ELIE  
AIGU  
NEUF

#### CHARADES

Porte — faix — portefaix.  
Pré — texte — prétexte.

#### RÉBUS NO 38

Il est plus facile d'obéir que de commander.

*Mot-à-mot* : Ile — ais — plus — fa CIL —  
dos — baie — IR queue — deux COM —  
an — dé.

Plus de cinquante abonnés nous ont envoyé des réponses incomplètes. Il serait trop long de publier leurs noms.

*Ont trouvé toutes les solutions* : Mlle C. Dorval, 250, d'Aiguillon, Québec ; M. Salluste Dumais,

Collège de Ste-Anne de la Pocatière ; Mlle Bernadette Talbot, 32, rue Bougainville, Québec ; M. Wilfrid Thibault, Village Montmorency ; Mlle Irène Benoit, 160, des Franciscains, Québec ; Mlle Maria Piché, St-Raymond ; Mlle Antonia Paradis, 149½ d'Aiguillon, Québec ; M. le Dr J.-O. Benoit, Rivière-du-Loup Station ; Mlle Mariette-C. Champoux, 61, ave Murray, Québec ; Mme J.-A.-Honoré Lavoie, St-F.-X. des Hauteurs, Rimouski ; Melle Anna-Marie Vaillancourt, 182, rue Colomb, Québec ; Mlles Marie-Jeanne Leclerc et Cécile Leclerc, Loretteville ; M. L.-P. Leclerc, E. E. M., 25 rue Hébert, Québec ; M. C.-E. Leclerc, Loretteville ; M. Robert-Adolphe Bergeron, Roberval ; M. Maurice Auger, St-Joseph de Beauce.

*Le sort a favorisé* : Mlle Antonia Paradis, 149½ d'Aiguillon, Québec, et M. L.-P. Leclerc 25, rue Hébert, Québec.

### CONCOURS No 48

#### DEVINETTE

Quels sont les ouvriers les plus malheureux ?

#### MÉTAGRAMME

Sur cinq pieds l'on me presse.  
Changez ma tête et l'on se presse.

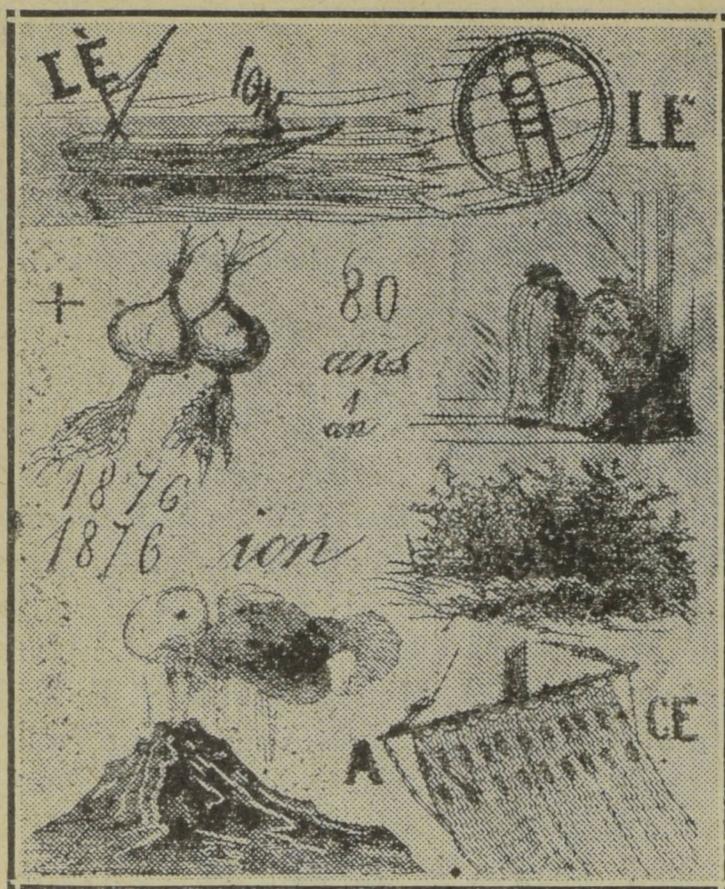
#### MOT DÉCROISSANT

A l'église — Prénom féminin — Champ de course — Au bout du précipice — Pronom — Voyelle.

#### CHARADE

On gravit mon premier, on chante mon  
[deuxième.  
Sur un chemin de fer on trouve mon troisième.  
Auprès de mon entier, au vainqueur de Lodi,  
Une dernière fois la victoire a souri.

## RÉBUS NO 39



## "INTERVIEW" EST FRANÇAIS

Le mot "interview", d'origine anglaise, vient d'être annexé par l'Académie, dans son dictionnaire.

Deux raisons sont données pour justifier cette adoption. La première, c'est que le mot anglais n'est que la traduction du vocable français "entrevue", dans une acception particulière. La seconde raison, qui complète la première, c'est que le dictionnaire de l'Académie n'a qu'une mission : consacrer l'usage. Or, le mot "interview" est indiscutablement entré dans l'usage.

## LOGIQUE ENFANTINE

Louissette, six ans, est allée à l'école pour la première fois. Au retour, elle fait part de ses impressions à sa mère :

— Je ne crois pas, maman, que notre institutrice soit bien instruite.

— Et pourquoi cela, ma chérie ?

— Au lieu de nous apprendre beaucoup de choses, c'est elle qui nous pose un tas de questions. Ainsi, elle m'a demandé où est la Seine ?

## LA LUNE

Astre aux rayons dorés, que ta splendeur est douce  
 Quand tu cours sur les monts, quand tu dors sur la mousse,  
 Que tu trembles sur l'herbe ou sur les blancs rameaux,  
 Ou qu'avec l'alcyon tu flottes sur les eaux !  
 Mais pourquoi t'éveiller quand tout dort sur la terre ?  
 Astre inutile à l'homme, en toi tout est mystère ;  
 Tu n'es pas son fanal, et tes molles lueurs  
 Ne savent pas mûrir les fruits de ses sueurs ;  
 Il ne mesure rien aux clartés que tu prêtes,  
 Il ne t'appelle pas pour éclairer ses fêtes ;  
 Mais fermant sa demeure aux célestes clartés,  
 Il s'éclaire de feux à la terre empruntés.  
 Quand la nuit vient t'ouvrir ta modeste carrière,  
 Tu trouves tous les yeux fermés à ta lumière,  
 Et le monde, insensible à ton morne retour,  
 Froid comme ces tombeaux objets de ton amour !  
 A peine, sous ce ciel où la nuit suit tes traces,  
 Un œil s'aperçoit-il seulement que tu passes,  
 Hors un pauvre pêcheur, soupirant vers le bord,  
 Qui, tandis que le vent le berce loin du port,  
 Demande à tes rayons de blanchir la demeure  
 Où de son long retard ses enfants comptent l'heure,  
 Ou quelque malheureux qui, l'œil fixé sur toi,  
 Pense au monde invisible et rêve ainsi que moi !

Ah ! si j'en crois mon cœur et ta sainte influence,  
 Astre ami du repos, des songes, du silence,  
 Tu ne te lèves pas seulement pour nos yeux ;  
 Mais' du monde moral, flambeau mystérieux,  
 A l'heure où le soleil tient la terre oppressée,  
 Dieu fit de tes rayons le jour de la pensée !  
 Ce jour inspirateur, et qui la fait rêver  
 Vers les choses d'en haut, l'invite à s'élever ;  
 Tu lui montres de loin, dans l'azur sans limite,  
 Cet espace infini que sans cesse elle habite ;  
 Tu lui entre elle et Dieu comme un phare éternel,  
 Comme ce feu marchant que suivait Israël ;  
 Et tu guides ses yeux, de miracle en miracle,  
 Jusqu'au seuil éclatant du divin tabernacle,  
 Où Celui dont le nom n'est pas encor trouvé,  
 Quoiqu'en lettres de feu sur la sphère gravé,  
 Autour de sa splendeur multipliant les voiles,  
 Sema derrière lui ses portiques d'étoiles.  
 Luis donc, astre pieux devant ton Créateur.  
 Et si tu vois celui dont coule ta splendeur,  
 Dis-lui que, sur un point de ces globes funèbres  
 Dont tes rayons lointains consolait les ténèbres,  
 Un atome perdu dans son immensité  
 Murmurait dans la nuit son nom à ta clarté !

LAMARTINE.

## PENSÉE NAIVE

M. Paul, qui a cinq ans, est en train de faire sa prière :

— Mon Dieu, accordez la santé à mon père et à ma mère ; mon Dieu, accordez-moi la grâce d'être bien sage. . . Maman, pendant que j'y suis si je demandais aussi au bon Dieu d'accorder le piano ; tu dis qu'il est si faux ?

FEUILLETON DE L'APÔTRE

## L'Héritier des ducs de Sailles

PAR M. DELLY

9

— Rien encore, hélas ! Je crois que la chose sera dure. Quand je lui ai demandé pourquoi elle était revenue ici, au lieu de rester à Marseille où elle avait vécu plusieurs années après avoir quitté Java, elle a murmuré : “ Je ne sais pas . . . c'était plus fort que moi, il fallait que je revienne au pays . . . Et puis, j'espérais que l'air d'ici ferait du bien à Julienne . . . ” Je crois que cette femme a été dirigée par l'irrésistible sentiment qui pousse certains coupables à revenir sur le lieu de leurs fautes. Mais elle parlera difficilement, peut-être par crainte de la vengeance des misérables de là-haut. Cependant, le temps presse, car certainement la baronne, à cause de votre ressemblance avec votre père, se doute de quelque chose. Claudiet, ce brave paysan qui m'a si fidèlement servi et que j'ai revu ces jours derniers, m'a appris tout à l'heure que la Javanaise rôdait dans les bois. On vous surveille, Monsieur le duc, défiez-vous ! De mon côté, je veillerai sur vous jour et nuit. Ces femmes jouent en ce moment leur dernière partie, rien ne leur coûtera pour la gagner, pour faire disparaître à jamais ce spectre de Ghislain de Vaulan qui doit les hanter comme une terreur perpétuelle.

— Mais ne craignez-vous pas, vous-même, d'être reconnu ?

— Pour m'en assurer, je suis entré chez Claudiet sans dire mon nom, j'ai causé un instant avec lui, et lorsqu'enfin je me suis dévoilé, il n'a déclaré qu'il ne se serait jamais douté que ce vieillard à cheveux blancs fût le même que l'homme vigoureux et d'apparence encore jeune qu'il avait conduit naguère dans sa carriole, le jour où il s'enfuyait avec le petit Ghislain. Non, ceci ne m'inquiète pas, Ce qu'il faudrait, c'est faire parler Bertine.

Il appuya sa tête sur sa main et s'absorba dans une profonde songerie. Devant lui, Stanislas, le regard pensif, jouait machinalement avec son couteau.

— J'ai rencontré ce matin Mlle des Landies, qui m'a dit vous avoir vu, fit le jeune homme au bout d'un moment.

— Oui, chez Bertine. Lui avez-vous appris, Monsieur le duc ?

— Non, rien, mon bon ami. A la réflexion, j'ai pensé que la pauvre enfant avait assez de tourments sans aller l'inquiéter encore par la pensée des dangers possibles qui m'attendent. Je lui ai simplement laissé entrevoir que mon avenir était sur le point d'être changé, que j'attendais d'être fixé pour faire

les fiançailles officielles, mais que, de toutes façons, rien ne serait changé entre nous. Et elle m'a alors déclaré son entière confiance avec une spontanéité si charmante, ma bien-aimée Noella !

— Il ne manquerait plus que cela, qu'elle n'ait pas confiance en vous, dit le vieillard d'un ton de protestation qui fit sourire gaiement Stanislas. Il y a longtemps qu'elle a dû s'apercevoir de ce que vous valez et s'assurer que vous n'êtes pas un homme à manquer de parole. C'est égal, voilà une jeune personne qui aura de la chance d'avoir un mari comme vous ! Mais, je vous en prie, Monsieur le duc, prenez garde, veillez aux embûches des coquines de là-haut, pour qui une victime de plus ne comptera pas.

.....

A cette même heure, Mme Van Hottem et son fils quittaient la salle à manger du château de Sailles pour entrer dans le salon où la baronne passait une partie de ses journées. Sa santé, jusque-là très vigoureuse, s'altérait depuis quelque temps. Et aujourd'hui, elle semblait si distraite, si visiblement soucieuse, que l'égoïste Pieter s'avisait enfin de le remarquer.

— Qu'avez-vous donc, ma mère ? demanda-t-il en s'enfonçant dans un confortable fauteuil.

— Mais je n'ai rien, mon cher enfant, répondit-elle avec son calme accoutumé.

— Si, vous avez l'air tout chose, aujourd'hui. Je me demande pourtant ce qui peut vous tourmenter. Je suis immensément riche, je me porte bien, je suis à la veille de demander la main de la belle Charlotte de Ravines — car, vraiment, je peux me donner le luxe d'épouser une jolie femme, surtout pourvue, comme elle, d'une dot assez rondelette qui servira à payer ses toilettes. Oui, vraiment, ma mère, je me demande ce qui vous rend si sombre depuis quelque temps. On croirait, ma parole, que vous avez vu réapparaître le fameux petit Ghislain !

Il éclata d'un rire bruyant. Mais sa mère avait eu un brusque sursaut qui ne lui échappa pas, non plus que la teinte livide répandue soudain sur son visage.

— Est-ce que, par hasard, j'aurais dit vrai en plaisantant ? Est-ce que . . . il aurait reparu ? dit-il d'une voix un peu rauque, en se levant brusquement.

Les lèvres tremblantes de la baronne essayèrent de sourire.

— Tu te montes l'imagination, mon enfant. Il n'est pas question de pareille chose.

— Si, si, maintenant je me doute que ce doit être cela qui vous tourmente ! Comment avez-vous su?... Où est ce Ghislain?... Que demande-t-il?...

— Ne t'inquiète pas... Il n'y a rien... Rien du tout.

— Allons donc, vous ne me ferez pas accroire cela ! Il n'est pas dans vos habitudes de vous émouvoir facilement. Dites-moi ce qui en est, je veux savoir !

Il avait saisi le bras de sa mère et frappait du pied avec colère.

— Allons, ne te tache pas, Pieter. Je voulais t'éviter ces petits ennuis ; car vraiment il n'y a rien de plus. Voici le fait : j'ai été fortement troublée par la ressemblance extraordinaire existant entre le portrait de Gérard de Mornelles et... M. Dugand !

Pieter eut une exclamation.

— M. Dugand ! Maurice disait quelque chose comme cela l'autre jour.

— Et je me suis empressée de déclarer que je n'avais rien remarqué. Mais tu vas voir, Pieter, si j'exagère.

Elle se leva, marcha vers un petit bureau et prit dans un tiroir une photographie qu'elle tendit à son fils.

— C'est pourtant vrai ! dit Pieter avec stupeur. C'est lui, positivement ! Parbleu ! On aurait dit que je me doutais de quelque chose, car ce personnage m'a déplu dès le premier jour. Mais, enfin, vous n'êtes pas sûre que ce soit Ghislain ? La ressemblance peut être fortuite.

— Évidemment. C'est pourquoi je te répète qu'il n'y a pas lieu de se tourmenter d'avance. En ce moment, je prends des renseignements pour savoir ce qu'est réellement ce jeune homme, à quelle famille il appartient.

— Mais, après tout, que nous importe ! interrompit vivement Pieter. La fortune nous a été léguée par un testament en bonne et due forme, il ne peut donc prétendre qu'au titre... ce qui est déjà joli, ma foi ! Car avec cela il ne sera pas en peine de faire un beau mariage ! ajouta le jeune homme d'un ton envious.

Les traits de la baronne eurent une rapide, mais violente contraction.

— Il peut faire un procès, murmura-t-elle.

— Un procès ! A quel propos ? Le testament serait-il attaqué par quel point ?

— Le notaire m'a toujours assuré qu'il n'y avait rien à y reprendre. Mais enfin, ce jeune homme peut tenter, malgré tout.

— Eh bien ! il perdra son procès, cela ne fait pas l'ombre d'un doute. Vous avez raison, ma mère, il n'y a pas là de quoi s'inquiéter. Tout au plus pouvons-nous prévoir quelques petits ennuis passagers, si ce présumé Ghislain de Vaulan s'avise de faire valoir ses droits.

Un domestique ouvrit en ce moment une des portes du salon.

— Akelma demande si Madame la baronne peut monter un instant dans son appartement ?

— Est-ce donc si pressé ? dit Pieter d'un ton de mauvaise humeur en voyant sa mère se diriger aussitôt vers la porte.

— Oui, assez. Je vais redescendre dans un moment.

En montant, la baronne se hâtait malgré son embonpoint. Elle entra dans sa chambre, ferma soigneusement la porte et se dirigea vers Akelma qui se tenait debout près d'une fenêtre.

Toutes deux causèrent pendant un long instant à voix très basse. La baronne, à un moment laissa échapper une exclamation de terreur. En terminant l'entretien Akelma murmura, dans un chuchotement :

— Nous avons affaire cette fois à forte partie, nous risquons tout. Si nous réussissions, notre petit Pieter sera alors maître sans conteste de la fortune du duc de Sailles. Sinon...

— Tais-toi ! s'écria la baronne en lui mettant la main sur la bouche. Je ne veux pas envisager cette éventualité terrible. Avoir surmonté comme je l'ai fait tous les obstacles — et à quel prix ! — pour en arriver là ! Akelma, il faut combiner quelque chose, un piège où nous les prendrons tous.

Une flamme cruelle passa dans les yeux brillants de la Javanaise.

— Comptez sur votre servante, Madame, dit-elle en se penchant pour poser ses lèvres sur la main de sa maîtresse.

## II

### ENLEVÉE !

— Voilà encore père qui ramène à dîner son inévitable ingénieur ! murmura Charlotte de Ravines en se reculant de la fenêtre où elle était accoudée.

Sa mère interrompit sa broderie et leva les yeux.

— Je ne m'en plains pas, car les distractions sont rares ici à cette époque, et M. Dugand est un causeur excessivement agréable. Je suis vraiment contente de voir cette relation à Maurice.

Charlotte eut un petit rire étouffé.

— Maurice ! N'avez-vous pas remarqué maman, que son engouement a considérablement diminué depuis notre petite fête de la semaine dernière ?

— Non. C'est-à-dire, en y réfléchissant, oui, peut-être. Il n'en parle plus guère et n'a pas fait depuis lors une seule promenade avec lui. Mais que s'est-il passé entre eux ?

— Ils ne m'en ont rien dit, mais je présume volontiers ceci : Maurice est jaloux de M. Dugand, parce qu'il s'est aperçu que Mlle des Landies plaisait fort à l'ingénieur.

Mme de Ravines eut une exclamation et lâcha sa broderie qui glissa à terre.

— Maurice, jaloux?... A cause de Mlle Noella ?

— Que voulez-vous, maman, c'était chose à prévoir ? Je m'attends, chaque jour, à le voir vous annoncer sa volonté de faire de cette jeune fille Mme d'Aubars. Un joli rêve, ma foi, pour une personne sans le sou !

La physionomie de Mme de Ravines offrait l'image de la plus profonde consternation.

— Une jeune fille que l'on m'assurait si sérieuse, et qui le semblait si bien, en effet !

— Sérieuse ou non, vous auriez dû vous défier, surtout avec Maurice si enthousiaste.

— C'était sa qualité d'excellente musicienne qui m'avait décidée. Et elle paraissait si peu coquette ! Quel ennui, Seigneur, quel ennui ! Maintenant, il va me falloir trouver un prétexte pour lui annoncer que je n'ai plus besoin de ses services. Si tu as deviné juste. Maurice sera furieux, il me déclarera qu'il veut l'épouser, et partira pour Pau faire sa demande. . . Comment nous tirer de là ?

— Il y aurait un moyen : ce serait de paraître croire devant Maurice qu'elle retourne à Pau pour être fiancée à M. Dugand.

— Tiens, tu as une bonne idée, Charlotte ! Mais si Maurice lui parle quand même ?

— Maurice a des sentiments qui lui feront regarder comme indélicat d'adresser une demande en mariage à une jeune fille presque promise à un autre.

— Eh bien ! nous essayerons cela. Aussi bien, nous n'avons pas d'autres moyens. Et après tout, ne se pourrait-il pas que nous disions la vérité, et qu'il soit réellement question de fiançailles entre ces deux jeunes gens qui se sont déjà connus à Pau ?

Les lèvres fines de Charlotte eurent une rapide crispation.

— En admettant qu'elle lui plaise, il y regardera à deux fois, car ce serait pour lui une fameuse charge ! Avec sa position qui s'annonce assez belle, il peut prétendre à un autre mariage.

— Oh ! certainement ! Du reste, cela m'importe peu, pourvu que je puisse faire durer l'obstacle, représenté par ces soi-disant fiançailles, assez de temps pour que Maurice perde l'idée de cette folie. Il faudra, pour plus de sûreté, lui insinuer l'idée d'un voyage. Tu pourrais, par exemple, lui demander de t'accompagner en Italie.

— Merci bien ! Si vous croyez que je vais m'éloigner précisément au moment où mon mariage avec le baron Van Hottem paraît s'arranger tout à fait !

Mme de Ravines regarda sa fille d'un air perplexe.

— Sérieusement, Charlotte, ce mariage te plairait ?

— A cause de la fortune, oui. Evidemment, Pieter n'est pas mon rêve, mais enfin, il ne sera pas un mauvais mari, et on ne peut pas tout avoir, acheva-t-elle avec une sorte d'âpreté dans la voix.

Mme de Ravines secoua la tête.

— C'est égal, j'aurais voulu pour toi quelqu'un de mieux que ce pauvre Pieter. Et je ne suis pas si sûre que cela qu'il soit un bon mari.

Charlotte eut un orgueilleux mouvement de tête.

— Je saurai le diriger, rassurez-vous. Je ne suis pas d'un caractère à me laisser dominer.

Elle s'interrompit. La porte venait de s'ouvrir sous une main très vive, et Marcelle entra, suivie de Noella. Un peu en arrière apparaissaient M. de Ravines et Stanislas.

— Maman, M. Dugand vient dîner avec nous ! s'écria la fillette. Et il m'a apporté de la Vont-aux-Dames de très jolies choses pétrifiées.

Fort heureusement, la verve de Marcelle ne connaissait pas d'arrêt, non plus que la loquacité de son père, car autrement le dîner eût été particulièrement morne ce soir. Stanislas se montrait peu causeur et visiblement préoccupé. Il ne s'attarda pas

après le repas, malgré les instances de M. de Ravines, en prétextant que son oncle l'attendait toujours avec impatience.

Lorsque le jeune homme se fut éloigné, Noella, remonta avec son élève dans la chambre de celle-ci. Elle s'y trouvait depuis un quart d'heure, et Marcelle commençait déjà à se déshabiller, lorsque la cloche de la grille d'entrée fut agitée violemment, en même temps que s'élevaient les aboiements des chiens de garde.

— Qui donc arrive à cette heure ? Oh ! Mademoiselle, votre chambre donne sur la cour, allons voir ce que c'est !

— Restez en repos, petite curieuse ! Qu'avez-vous besoin de vous occuper de cela ?

Marcelle eut une légère moue, mais obéit pourtant et continua à se déshabiller. Tout à coup, la porte de la maison fut ouverte, des voix s'élevèrent, des exclamations retentirent.

— Oh ! mais, il y a quelque chose, décidément ! s'écria Marcelle n'y tenant plus.

D'un bond, elle était à la porte, puis dans l'escalier.

— Marcelle, vous êtes en jupon ! vous allez prendre froid !

Mais la fillette n'écoutait rien, et Noella dut la suivre, d'autant plus volontiers qu'elle venait de reconnaître tout à coup la voix de Stanislas.

Il était en effet debout dans le vestibule, entouré des maîtres et du personnel de Rocherouge. En un clin d'œil, Noella vit son visage très pâle, couvert de poussière et de sang.

— Vous êtes blessé ?

Ces mots s'échappèrent avec peine de sa gorge soudain serrée.

Stanislas, écartant d'un geste ceux qui l'entouraient, s'avança un peu vers elle.

— Ce n'est rien, rien du tout, Mademoiselle ! Comme je l'expliquais précisément, ma voiture a rencontré tout près d'ici un obstacle inattendu, elle a versé, et j'en suis quitte pour quelques contusions et cette petite blessure à la tête.

— Blessure que nous allons soigner, mon cher ami ! s'écria M. de Ravines. Alberte, il faudrait un linge. Est-ce vous qui faites le pansement ?

— Je vous avoue, mon ami, que je suis fort inhabile, et si nerveuse que la vue du sang m'impressionne extrêmement, avoua Mme de Ravines.

— Eh bien ! Charlotte ?

Tout en parlant, M. de Ravines regardait autour de lui. Mais Charlotte, qui se trouvait là tout à l'heure, venait de disparaître.

— Mlle Noella sait si bien soigner les malades ! s'écria Marcelle.

— Mais c'est vrai, au fait ! Mademoiselle, voulez-vous ?

— Volontiers, répondit la voix tremblante de Noella.

Un peu après, Stanislas était assis dans le salon, et les petites mains adroites de sa fiancée opéraient le pansement. Après quoi, ayant avalé un cordial, il se leva en déclarant qu'il allait se hâter de rentrer,

son oncle devant être dans une inquiétude mortelle.

— J'ai fait atteler une voiture, dit M. de Ravines. Mais vous êtes-vous rendu compte de la nature de cet obstacle ?

— C'était un cadavre de chien jeté au tournant de la route, au moment précis où ma voiture arrivait. Je n'ai pas eu le temps de serrer les freins.

— Mais ce serait donc un acte de malveillance ? s'écria Maurice.

— Il n'y a pas de doute à ce sujet, déclara nettement l'ingénieur.

— Avez-vous donc des ennemis, mon cher Dugand ? demanda vivement M. de Ravines.

— Oui, Monsieur. Et peut-être bientôt vous demanderai-je de vous souvenir de ce qui s'est passé ce soir.

— Que voulez-vous dire ?

— Pardonnez-moi de ne pouvoir être plus explicite pour le moment. Et recevez mes meilleurs remerciements pour les soins dont vous m'avez entouré.

Il sera les mains que lui tendaient M. de Ravines, sa femme et Maurice, et pressa un peu plus longuement celle de Noella en murmurant.

— Priez !

— Mais enfin, Monsieur Dugand, vous allez au moins faire une déposition, prévenir la justice, dit M. de Ravines en conduisant l'ingénieur jusqu'à la voiture. Et puisque vous avez des soupçons, il sera facile, peut-être, de découvrir les lâches qui...

— Oh ! ne craignez rien, les coupables seront punis, en bloc... ou bien j'y resterai ! répliqua Stanislas avec énergie.

Noella emmena son élève, très excitée par l'aventure. Comme elles passaient devant la chambre de Charlotte, la porte s'ouvrit, laissant apparaître la jeune fille, encore vêtue de la robe claire qu'elle portait pour le dîner.

— Eh bien ! ce blessé ?... demanda-t-elle d'un ton qu'elle voulait rendre indifférent, mais où passait comme une vague inquiétude.

— Il en est quitte pour peu de chose, grâce à Dieu ! répondit Noella dont la voix tremblait un peu d'angoisse retrospective.

— Dis donc, tu t'es joliment bien sauvée, toi ! s'écria Marcelle, l'enfant terrible. On voit que les blessés te font peur. Heureusement que Mlle Noella n'est pas comme toi. Ses mains tremblaient bien, pourtant, elle était toute pâle, mais elle a eu vite fait d'arranger ce pauvre Dugand, qui avait l'air bien content d'être soigné par elle, du reste.

— Cela prouve que Mlle des Landies n'a pas le cœur sensible ! répliqua Charlotte dont le visage un peu pâli était devenu pourpre à la réflexion de sa cadette.

Elle ferma brusquement sa porte, et Noella entraîna la fillette vers sa chambre.

Quelques instants plus tard, Noella, agenouillée dans sa chambre, pria avec ferveur pour son fiancé. Ce soir, elle avait compris qu'un danger menaçait Stanislas. Lequel, et de la part de qui, elle ne pouvait le deviner. Mais ses supplications ne cesseraient de s'élever chaque jour vers le ciel jusqu'au jour où elle verrait s'écarter ce voile de mystère...

Mme de Ravines était bien décidée à ne pas conserver l'institutrice de sa fille, mais elle se demandait avec ennui quel prétexte elle invoquerait. Jamais elle n'avait eu un reproche à adresser à Noella, qui réunissait toutes les qualités rêvées. D'autre part, Marcelle affectionnait la jeune fille de toute l'ardeur de sa nature enthousiaste, et ne manquerait pas de jeter les hauts cris à l'annonce d'un départ non motivé par une raison sérieuse. Maurice, alors, se douterait peut-être du véritable motif.

Une circonstance imprévue vint fort à propos la tirer d'embarras. Deux jours après l'accident de Stanislas, elle reçut une lettre de la marraine de Marcelle, qui venait de s'installer à Cannes et demandait qu'on lui donnât la fillette pour le reste de l'hiver.

“ Je suis seule et triste, écrivait-elle, ce sera pour moi un bonheur de m'occuper de ma chère petite filleule, de la promener, de l'instruire.”

Tout aussitôt, Mme de Ravines prit prétexte de cette phrase pour déclarer que Mme de Reyan témoignant cette intention, l'institutrice était inutile, et qu'il serait même peu poli de la faire suivre son élève, car la marraine verrait peut-être là un doute sur ses facultés d'institutrice et de surveillance. En conséquence, Noella fut avertie, fort aimablement, que l'on se trouvait obligé de se priver de ses services.

Marcelle demeura fort perplexe, partagée entre son affection pour Mlle des Landies et celle qu'elle portait à sa marraine dont elle était très gâtée.

— Mais vous reviendrez quand je serai de retour ici, au printemps, Mademoiselle Noella ! s'écria-t-elle en embrassant la jeune fille.

Noella répondit vaguement. Elle avait l'intuition que ce congé était définitif. Depuis deux jours, Mme de Ravines n'était plus la même pour elle. Et elle avait surpris une lueur de joie méchante dans le regard de Charlotte lorsque sa mère avait fait part à l'institutrice de sa décision.

Peu de temps auparavant, la perte de cette situation bien rémunérée eût été un coup douloureux, surtout en ce moment où Mme des Landies et Vitaline avaient besoin de soins assez coûteux. Mais, sans doute, elle ne tarderait pas à devenir la femme de Stanislas, et son sort se trouverait définitivement fixé, sous la protection forte et tendre de cet être chevaleresque.

Marcelle ne devant partir que huit jours plus tard, Noella, sur la demande de son élève, restait jusqu'à ce moment. Mais les leçons se trouvaient à peu près interrompues, et, profitant de sa liberté presque complète, la jeune fille, le lendemain du jour où lui avait parlé Mme de Ravines, s'habilla dans l'intention de se rendre près de Julienne Vaillant, qu'elle n'avait pas vue depuis quelque temps. Dans le vestibule, elle croisa M. de Ravines et Maurice qui causaient avec un contremaître de l'usine d'Eyrans. Au passage, elle entendit ces mots prononcés par ce dernier :

— Mais oui, Monsieur, c'est bien curieux, on dirait que M. Dugand ne tient pas à faire chercher

les coupables ! Pourtant, il l'a échappé belle, ma foi, il aurait pu se rompre la tête au lieu d'avoir cette petite blessure dont il est déjà guéri.

Tout en sortant de Rocherouge, Noella songeait qu'en effet cet accident était bien singulier, tant à cause de cette malveillance inexplicable dont avait été victime l'ingénieur, déjà très aimé de ses ouvriers et estimé de tous dans le pays, que par ce peu d'empressement du jeune homme à faire la lumière sur cet acte évidemment criminel.

Comme la jeune fille s'engageait sur la route, elle vit venir devant elle le curé de Saint-Pierre, qui eut une exclamation en la reconnaissant.

— Ah ! tant mieux ! J'allais justement à Rocherouge pour vous parler, Mademoiselle. La pauvre Julienne se meurt, elle voudrait vous voir.

— Julienne ! Quoi, si vite !

— Oui, ce matin elle s'est trouvée plus mal, tout à l'heure, je l'ai administrée. Ce n'est plus maintenant qu'une question d'heures, pauvre petite. Un ange, cette enfant !

— J'y allais justement, Monsieur le curé. Ma pauvre Julienne !

Elle salua le prêtre et se hâta vers la chaumière. Personne ne répondant au coup frappé à la porte, elle entra, traversa la première petite pièce et pénétra dans l'étroit taudis qui était la chambre de Julienne. La malade, les mains jointes, paraissait prier. Un peu en arrière du lit était assise sa mère. La malheureuse, les traits crispés, les yeux gonflés, offrait l'image d'une désolation farouche. Elle ne bougea pas à l'entrée de Noella, mais Julienne tourna la tête, et un sourire de contentement éclaira son visage émancié.

— Ah ! quel bonheur ! M. le curé m'avait bien dit qu'il vous obtiendrait la permission de venir, chère demoiselle !

Les doigts de Noella pressèrent doucement la petite main qui se tendait vers elle.

— Oui, je l'ai rencontré comme je venais précisément ici, et il m'a dit que ma petite amie se trouvait plus fatiguée aujourd'hui.

— Beaucoup plus. C'est vraiment la fin, cette fois ! Oh ! je le sens bien, allez ! ajouta-t-elle en voyant le geste de protestation de la jeune fille. S'il n'y avait que moi, je serais heureuse, mais . . .

Elle tourna péniblement la tête et jeta un regard vers sa mère toujours immobile.

— Maman, ne vous désolerez pas ainsi ! La vie est si courte ! Bientôt nous nous retrouverons là-haut, pourvu que vous vouliez bien penser au bon Dieu et le servir de votre mieux.

La femme se leva brusquement, un sanglot déchira sa gorge.

— Ah ! Tu crois que je vais te laisser partir de bon cœur ! J'en ai déjà trois qui m'ont quittée comme cela, il ne me reste plus que toi, la dernière, et il faut que je te donne encore ! Après cela, qu'est-ce que ton Dieu pourra bien faire encore pour me punir ?

Les mots s'échappaient, pressés et violents, de ses lèvres desséchées.

— Qu'on m'arrache le cœur, si on veut, mais que tu vives, ma fille, ma Julienne !

Elle avait saisi les frêles petites mains et les baisait éperdument. Julienne, blanche comme un marbre, tremblait de tous ses membres.

Noella, qui retenait avec peine ses larmes, devant cette scène navrante se pencha vers la mère.

— Ma pauvre femme, vous lui faites mal ! Voyez.

La malheureuse se redressa, et, raidie par la douleur, étouffant ses sanglots, sortit de la chambre.

— Maman, maman ! murmura Julienne.

Des larmes coulaient le long de ses joues creusées, ses mains se joignaient convulsivement.

— Que va-t-elle devenir quand je serai partie ? Oh ! comme je vais prier pour elle, là haut ! Et vous viendrez la voir quelquefois, Mademoiselle ? Vous ne l'abandonnez pas ?

Noella, retenant les sanglots qui lui serrèrent la gorge, rassura la jeune mourante. En effet, si elle quittait momentanément Saint-Pierre, n'avait-elle pas l'espérance de revenir bientôt à l'usine d'Eyrans, libre cette fois d'exercer la charité avec l'appui de celui qui serait alors son mari ? Elle s'attarda un peu dans la chaumière, car Julienne avait peine à la laisser partir. Mais la nuit tombait, elle ne pouvait demeurer plus longtemps. Ayant embrassé la jeune fille en promettant de revenir le lendemain, elle sortit du pauvre logis.

Elle marchait vite, car ce bout de route était désert et bordé d'inquiétants fourrés. Cependant, elle n'avait pas de grande crainte. Le pays était sûr, on n'entendait jamais parler d'agression. D'ailleurs, le passage le plus ennuyeux allait être franchi ; à ce tournant, elle apercevait les premières maisons de Saint-Pierre.

Quelque chose remua à droite, un corps souple bondit du buisson, elle se sentit enserrée entre des bras nerveux, terrassée avant d'avoir pu jeter un cri, bâillonnée, ligottée, Puis l'agresseur se mit en marche, moitié portant, moitié traînant sa victime évanouie.

### III

#### LA FEMME MASQUÉE

Lentement, la pensée revenait à Noella. Dans son cerveau, engourdi peut-être passagèrement par quelque narcotique, les idées apparaissaient vagues d'abord, puis de plus en plus lucides.

Autour d'elle, l'obscurité était complète. D'un geste machinal, elle étendit la main et constata qu'elle était étendue sur des dalles de pierre. Bras et jambes étaient déliés, et le bâillon avait disparu.

Elle essaya de se lever et y réussit avec peine, car elle se sentait faible et étourdie. Elle marcha avec précaution, les mains étendues . . . et, au bout de quelques pas, se heurta à une muraille faite de larges pierres lisses.

— Mais où donc suis-je, ici ?

Ce cri s'échappa involontaire et angoissé, de ses lèvres desséchées. Mais personne n'y répondit.

Brisée d'émotion, elle se laissa glisser sur le sol. Malgré l'épais manteau dont elle s'était couverte pour sortir, elle grelottait, car l'air très froid arrivait

sur elle par quelque ouverture, invisible dans l'obscurité.

Les pensées s'entre-choquaient dans son cerveau. Rien ne pouvait expliquer cette agression, cet enlèvement, rien, sinon la même haine mystérieuse qui poursuivait Stanislas et voulait l'atteindre dans celle qu'il aimait.

Mais qui étaient ces terribles adversaires ? Et que prétendaient-ils faire d'elle ?

Les heures passaient, affreusement lentes. Noella se glaçait sur ces dalles froides, la fièvre martelait son cerveau où passaient en visions déchirantes les chères silhouettes de sa mère, de Stanislas, de Pierre, des enfants.

— Les reverrai-je jamais ? pensait-elle avec terreur.

Et la prière jaillissait de son cœur torturé, mettant un rayon d'espoir dans cet épouvantable cauchemar.

Enfin cette interminable nuit d'hiver prenait fin. Une aube lugubre paraissait, éclairant progressivement le lieu où se trouvait Noella. Elle se vit dans une grande salle à voûte basse. Dans la muraille de granit sombre, d'énormes anneaux de fer rouillé étaient scellés de place en place. Très haut étaient percées deux fenêtres étroites, garnies de larges barreaux.

— Une prison ! Mais c'est une prison, murmura Noella.

Rien, ici, ne pouvait lui être un indice. Mais enfin, quelqu'un finirait bien par venir, et elle saurait peut-être alors.

Une heure s'écoula encore. Et tout à coup, le cœur de Noella se mit à battre à coups redoublés. Une clé entra dans l'énorme serrure, la porte épaisse s'ouvrait lentement.

Ce n'était pas un geôlier, mais une femme de petite taille, enveloppée d'un manteau brun et portant un masque sur son visage. Elle s'arrêta à quelques pas de la jeune fille qui s'était levée.

— Nous avons à causer, Mademoiselle des Landies.

Sa voix était douce et calme, empreinte d'un accent étranger.

— Certes, oui ! s'écria Noella, retrouvant l'habituelle énergie qui se cachait sous son apparence délicate. Vous avez à m'expliquer ce que signifie cette agression, à me dire où je suis, qui vous êtes. Mais non, ce sont là prétentions inutiles de ma part ! Qui cache son visage ne peut me dire la vérité ! ajouta-t-elle avec un dédain qu'elle ne put maîtriser.

— Je ne suis pas ici pour vous expliquer quoi que ce soit, Mademoiselle. Je n'ai même rien à vous demander de particulièrement difficile à réaliser. Il me suffira simplement que vous écriviez un petit billet, copie de celui-ci.

Elle tendait à la jeune fille un papier couvert d'une écriture tourmentée. Noella lut :

“ Je sais maintenant qui vous êtes, mon cher Stanislas, et j'ai trouvé un moyen sûr de vous faire rentrer le plus tôt possible dans tous vos droits. C'est pour le réaliser que j'ai disparu ainsi mystérieusement. Vous comprendrez plus tard pourquoi. Trouvez-vous ce soir à minuit à la Font-Rouge ;

vous aurez là toute l'explication de ma conduite. Surtout pas un mot de ceci à âme qui vive, sauf à l'ami éprouvé qui vit en ce moment près de vous et auquel je demande de vous accompagner. Il y va de votre existence, si précieuse pour tous et surtout pour

“ Votre fiancée,  
“ NOELLA DES LANDIES.”

Noella leva un regard stupéfié vers l'inconnue, impassible devant elle.

— Que signifie tout ceci ? Et qui est donc réellement M. Dugand ?

— Pour le moment, il vous est inutile de le savoir. Lui-même vous l'expliquera plus tard. On vous demande simplement d'écrire ceci.

— D'écrire un mensonge ? Car enfin, ce que vous ne demandez n'est pas autre chose, et, nécessairement, cette lettre est destinée à attirer M. Dugand dans un guet-apens !

— Vous n'avez pas à rechercher les raisons ni le but de ceux qui vous tiennent en leur pouvoir. Obéissez sans discuter.

— Jamais je n'écrirai un mot de cette lettre ! J'aimerais mieux mourir ! dit Noella d'un ton ferme, en jetant le papier à terre.

(à suivre)

— Voyons, Barnabé, demandait Luc à son cousin, sais-tu ce que c'est qu'une forêt vierge ?

— Je le sais bien un peu, répondit Barnabé en se grattant le front, mais pas tout à fait, ou plutôt, je l'ai su ; oui, je l'ai su, mais je m'en souviens presque plus. Dis-le-moi, et tu verras comme ça me reviendra.

— Eh bien ! mon cher, une forêt vierge est une forêt dans laquelle la *main* de l'homme n'a jamais mis le  *pied*.

— Oh ! que c'est bien ça !

\* \* \*

Simplice revenait d'un voyage fait en chemin de fer. Une de ses joues grossie indiquait un violent mal de dent, résultat d'un coup d'air qu'elle avait, disait-elle, pris dans le compartiment où elle se trouvait.

— Figurez-vous, racontait-elle en gémissant, que je m'étais placée près d'une portière dont la vitre ne pouvait se relever, et que là je recevais en pleine figure tout l'air qui s'engouffrait.

— Mais, ma pauvre enfant, lui dit sa mère, il fallait changer de place.

— Changer de place ? Et avec qui ? j'étais toute seule dans le compartiment.